

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1927-1928. — N° 77

DESAULT ET BICHAT

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le vendredi 30 mars 1928

PAR

Joseph-Raymond LAMOTHE

Né à ROQUEFORT (Landes), le 5 juin 1901.

Examineurs de la Thèse	}	MM. SABRAZÈS, professeur.....	<i>Président.</i>
		CARLES, professeur.....	} <i>Juges.</i>
		PERRENS, agrégé	
		DAMADE, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

47, RUE POQUELIN-MOLIÈRE, 47

1928



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548412_0062

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1927-1928. — N° 77

DESAULT ET BICHAT

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le vendredi 30 mars 1928

PAR

Joseph-Raymond LAMOTHE

Né à ROQUEFORT (Landes), le 5 juin 1901.

Examineurs de la Thèse	}	MM. SABRAZÈS, professeur.....	<i>Président.</i>	
		CARLES, professeur.....	}	
		PERRENS, agrégé		<i>Juges.</i>
		DAMADE, agrégé.....		

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

17, RUE POQUELIN-MOLIÈRE, 17

1928

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. LANELONGUE, BADAL, PITRES, POUSSON, MOURE, PRINCETEAU
LAGRANGE, W. DUBREUILH, RIVIÈRE

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale	VERGER.	Zoologie et parasitologie	MANDOUL.
id.	CASSAET.	Médecine expérimentale	MAURIAC.
Clinique chirurgicale	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique	TEULIÈRES.
id.	BÉGOUIN.	Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	ROCHER.
Pathologie et thérapeutique générales	CARLES.	Clinique gynécologique	GUYOT.
Clinique d'accouchements	N.	Clinique médicale des maladies des enfants	CRUCHET.
Anatomie pathologique et microscopie clinique	SABRAZES.	Chimie biologique et médicale	DENIGES.
Anatomie	VILLEMEN.	Physique médicale et pharmaceutique	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie	G. DUBREUILH.	Médec. coloniale et clinique des malad. exotiques	LE DANTEC.
Physiologie	PACHON.	Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène	AUCHÈ.	Clinique des maladies des voies urinaires	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie	LANDE.	Clinique des maladies nerveuses et mentales	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médicale	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie	PORTMANN.
Chimie	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée	BARTHE.
Botanique et matière médicale	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie	SELIER.
Pharmacie	DUPOUY.		

MM. LABAT (Pharmacie). — DELAUNAY (Physiologie).
MICHELEAU, LEURET, DUPÉRIÉ (Médecine générale)



AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie	DUBECQ.	Maladies mentales	PERRENS.
Histologie	LACOSTE.	Chirurgie générale	PAPIN.
Anatomie pathologique	MURATET.	id.	JEANNENEY.
Parasitologie et sciences naturelles	R. SIGALAS.	id.	CHARRIER.
Histoire naturelle pharmaceutique	FOURMENT.	id.	LOUBAT.
Médecine générale	GREYX.	Obstétrique	PERY.
id.	BONNIN.	id.	FAUGÈRE.
id.	AUBERTIN.	Pharmacie	GOLSE.
id.	DAMADE.		

COURS COMPLÉMENTAIRES

	MM.		MM.
Clinique dentaire	CAVALIÉ.	Démonstrations et préparations pharmaceutiques	LABAT.
Médecine opératoire	PAPIN.	Pharmacie chimique	GOLSE.
Ophthalmologie	CABANNES.	Chimie minérale	GOLSE.
Pathologie	ANDÉRODIAS.		

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes .. MM. N.
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle GOURDON.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON FRÈRE

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

A MA FEMME

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MES MAÎTRES
DE LA FACULTÉ ET DES HÔPITAUX

A MON MAÎTRE ET PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. SABRAZÈS

*Professeur d'Anatomie pathologique et de Microscopie clinique
à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Correspondant national de l'Académie de Médecine,
Médecin-chef du service des contagieux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

Pour l'enseignement que vous nous avez dispensé, pour la bienveillance extrême avec laquelle vous nous avez toujours accueilli, pour les conseils et les documents que vous nous avez donnés pour l'édification de cette thèse, pour le grand honneur que vous nous faites en acceptant sa présidence, veuillez trouver ici, cher Maître, des remerciements qui ne sont que la traduction bien faible de la gratitude que nous vous gardons.

DESAULT ET BICHAT

INTRODUCTION

En nous proposant le sujet de cette thèse, M. le professeur Sabrazès voulut nous faire retracer l'histoire d'un des moments les plus importants et les plus curieux de la médecine, celui où elle renouvelait complètement son esprit et ses programmes dans le temps que la Révolution transformait nos institutions politiques et sociales. P.-J. Desault et X. Bichat, sur des plans différents, tentaient cette rénovation interne de leur art, pendant que les assemblées et les comités lui donnaient une organisation mieux adaptée aux conditions nouvelles qui lui étaient faites.

C'est cette époque que nous avons essayé de faire revivre dans ces quelques pages. Nous avons fait de la rencontre de Desault et de Bichat le centre de notre travail, estimant que c'est là un événement assez considérable pour qu'il retienne notre attention. Desault mérite aussi bien notre reconnaissance pour la protection qu'il a accordée à son jeune élève que pour les travaux dont il a enrichi la chirurgie. Sans doute, le génie naissant se serait imposé de lui-même, mais combien d'années d'une vie si brève auraient été employées en de stériles efforts ! Grâce à Desault, aucune des minutes d'une existence si précieuse n'a été perdue pour la science.

Les circonstances de leur rencontre nous ont amené à exposer les travaux de ces deux merveilleux ouvriers. Nous avons insisté plus particulièrement sur l'œuvre chirurgicale de Desault moins connue ou plus oubliée que l'œuvre de Bichat de laquelle est née la médecine moderne.

Enfin, nous avons fait un historique aussi complet que possible des réformes successives apportées par les diverses assemblées révolutionnaires à l'enseignement médical et à l'exercice de la médecine.

Nous espérons ainsi avoir atteint le but que nous nous étions proposé et avoir répondu, aussi exactement que possible, au désir de notre maître.

CHAPITRE PREMIER

Le 14 novembre 1771 (1) naissait à Thoïrette, en Bresse, Marie-François-Xavier Bichat, premier fils de Marie-Rose Bichat et de Jean-Baptiste Bichat, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier. L'enfant se fit remarquer de bonne heure par son intelligence, son aptitude au travail et aussi son goût pour les recherches anatomiques. A 8 ans, il se plaisait à disséquer chiens et chats sous les yeux de son père qui dirigea sa première éducation. Plus tard, quand il lui fut permis de se livrer aux plaisirs de la chasse, il le faisait pour avoir d'autres animaux à étudier. Sa vocation naquit de ce contact journalier avec les mots et la pratique d'un art qu'il devait un jour illustrer. « Il eut l'avantage de cette éducation d'exemple qui dispose insensiblement l'esprit à un genre déterminé de travail, en présentant sous un aspect d'agrément ou de curiosité ce qui doit être un jour l'objet d'une éducation sérieuse. » (2).

Cette inclination s'affirma avec l'âge ; dès lors, le jeune Bichat décida qu'il serait médecin et il se prépara à l'être avec gloire. Il commença ses études classiques au collège de Nantua et les termina à Lyon, au séminaire de Saint-Irénée dont son oncle était supérieur. Il y fit de brillantes humanités, eut de nombreux succès en rhétorique et en philosophie et enfin, muni de son diplôme de maître ès arts, revint dans sa famille pour y commencer ses études médicales. Son père lui

(1) Et non le 11 novembre comme l'indiquent les biographes.

(2) Buisson.

donna les premières notions d'anatomie et de médecine pratique, mais la clientèle d'un médecin de campagne ne pouvait offrir des ressources suffisantes pour l'instruction; Bichat retourna à Lyon. Les travaux anatomiques l'attachèrent tout particulièrement. Il y portait une ardeur et une intelligence qui le firent bientôt remarquer par ses professeurs et lui attirèrent leur estime. Ils l'associèrent souvent à leur enseignement; le jeune étudiant y montrait cet esprit méthodique, cette clarté, cette aisance qui déjà désignaient un maître. Bichat essayait ses forces, devinait son génie; il apercevait les cimes où sa jeune ambition lui disait de monter, il se sentait capable de les atteindre un jour.

De hautes lumières brillaient alors dans la carrière où il venait d'entrer. Les sciences médicales, tout comme la physique, la chimie, la philosophie, s'étaient laissé pénétrer par le vaste mouvement intellectuel qui, au XVIII^e siècle, les renouvelait. L'enthousiasme pour les doctrines et les découvertes nouvelles se propageait bien au delà du cabinet des philosophes et des laboratoires des savants. Des profanes se pressaient aux cours de la Faculté, assistaient aux opérations ou se penchaient sur les dissections, espérant, peut-être, voir arracher à la vie son mystère. Pour cela, la chirurgie et l'anatomie plus objectives, pénétrant d'une façon plus intime les secrets du corps humain, attiraient davantage les intelligences que la médecine proprement dite.

Ces desseins orgueilleux n'étaient certes pas dans la pensée des maîtres. Ils savaient les possibilités de leur art qui, pour n'être pas si merveilleuses, n'en étaient pas moins fort belles. Sous leurs efforts, la chirurgie progressait rapidement et méritait les éloges qu'on lui décernait. J.-L. Petit, de Lapeyronnie, Frère Côme, Morand, l'avaient servie avec honneur, à son tour Desault paraissait et lui donnait un éclat qu'elle n'avait jamais eu jusque-là.

« Son génie actif et ardent, dit son contemporain Buisson, entraînait tous les esprits vers la chirurgie et déjà plusieurs de ses élèves, pleins du feu qui l'animait, avaient répandu dans les

départements une doctrine dont mille succès garantissaient tous les jours la solidité. »

Cette faveur générale, des résultats si retentissants, attirèrent Bichat vers une science qui donnait tant de gloire, « la gloire, écrira-t-il plus tard, qui alimente les talents, dont l'espérance est l'aiguillon de ceux qui se forment, sa jouissance le prix de ceux qui sont formés ». Sous la direction de M. A. Petit, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, il étudia les principes de la chirurgie et commença à la pratiquer. Il y réussissait rapidement et déjà il pouvait caresser les plus belles espérances, lorsque des événements brutaux parurent les détruire en un instant. La Révolution partie de Paris grondait dans toute la France et faisait retentir à Lyon ses échos les plus bruyants. La chute des Girondins y avait provoqué un soulèvement, le montagnard Chalier avait été exécuté, la ville était au pouvoir des contre-révolutionnaires. La Convention fit assiéger la cité rebelle qui se rendait après deux mois, le 9 octobre 1793. La terreur s'installa avec les vainqueurs; Lyon fut condamné à disparaître et ses habitants châtiés avec la plus extrême rigueur.

Bichat, qui s'était signalé pendant le siège par des actes de courage, prodiguant ses soins aux blessés, dut quitter un pays où la jeunesse était un crime digne de mort. Il alla à l'hôpital de Bourg où il rencontra un de ses compatriotes qui venait de servir dans les ambulances de l'armée républicaine investissant Lyon. Il se lia d'amitié avec ce jeune homme qui devait devenir plus tard un des noms illustres de la médecine, Joseph-Claude-Anthelme Récamier. « Cette liaison, écrit le docteur Triaire, eut une grande influence sur la carrière de Récamier. Vivant entièrement avec son jeune condisciple, travaillant avec lui, associé à ses pensées et à ses recherches, il s'adonna, avec cette puissante collaboration, d'une façon spéciale aux études anatomiques, aux recherches anatomo-pathologiques nouvelles à cette époque et que devait pousser si loin l'école de Bichat. »

Ce travail en commun ne put pas durer longtemps. Le moment n'était pas venu des recherches patientes d'où naissent les

œuvres de génie. Il leur faut pour prospérer une atmosphère de paix et en ce temps-là la guerre était partout. Réorganisée par Carnot, l'armée refoulait l'ennemi au delà des frontières ; après la prise de Bruxelles, d'Anvers et de Liège, c'étaient les victoires de Wattignies et de Wissembourg, Toulon abandonné par les Anglais après un siège de trois mois où se distingua le lieutenant d'artillerie Bonaparte.

A côté de cette histoire glorieuse, une autre s'écrivait qui restera l'histoire douloureuse de cette époque : la guerre civile et la terreur. Les Vendéens défaits à Cholet, massacrés au Mans, étaient achevés à Savenay ; on fusillait en masse à Lyon et à Toulon, on noyait à Nantes, on guillotinaient un peu partout. Les hommes jeunes et valides qui n'étaient pas livrés au bourreau échappaient difficilement à la réquisition militaire. Un ordre soudain obligea Récamier à quitter son poste tranquille de Bourg ; il fut dirigé sur Toulon et embarqué sur un des bâtiments de la flotte. Bichat que son âge plaçait sous le coup de la même réquisition, quitta sa retraite pour une autre plus sûre. Il partit pour Paris ; là, il pourrait essayer de se perdre dans la foule anonyme, terminer ses études et partir dans les armées en qualité de chirurgien.

« Ceux qui se rappellent ces temps déplorables, écrit Buisson, et qui savent à quel point tous les esprits étaient comprimés, tous les cœurs glacés par l'effroi, ne seront pas surpris qu'à l'époque dont je parle Bichat songeât peu à profiter des belles dispositions qui étaient en lui et bornât ses projets à parcourir la carrière commune qui s'offrait aux jeunes chirurgiens. Son dessein, disait-il, était de suivre pendant quelque temps l'école de Desault pour se perfectionner et d'aller ensuite dans les armées, où l'on trouvait, avec l'occasion de pratiquer, plus de sûreté personnelle que dans tout autre séjour. »

Avec quelle douleur Bichat dut-il voiler la belle flamme qui vivait en lui. Mais se distinguer, c'était alors attirer sur sa personne la jalousie et la haine, grandes pourvoyeuses de l'échafaud ; d'ailleurs, la République n'avait pas besoin de savants, elle n'avait pas hésité à sacrifier les plus célèbres à son salut.

Le grand Desault lui-même, arrêté à son cours, n'avait dû la vie qu'à la protestation populaire qui fit ouvrir, pour lui, les portes de sa prison. Bichat se réfugia chez son cousin Buisson, qui sera plus tard son collaborateur et son biographe, et se mêla aux étudiants qui se pressaient au pied de la chaire du maître.

CHAPITRE II

On imagine difficilement la fièvre qui devait brûler Bichat lorsque, par un matin de l'hiver 1793, il franchit pour la première fois la porte de l'Hôpital de l'Humanité, ci-devant Hôtel-Dieu. Tout frémissant du douloureux sacrifice que les circonstances venaient de lui imposer, encore meurtri par une ambition mal réfrénée, il allait se trouver en face d'un homme dont l'existence était bien faite pour enthousiasmer son âme ardente. Depuis longtemps, le nom de Desault retentissait à son oreille ; il connaissait ses travaux, sa réputation, il savait aussi combien sa fortune, aidée par une ambition excessive, une ténacité invincible, avait été rapide. Sans doute, en avait-il fait son modèle, sentant que lui aussi possédait ces qualités qui assurent le succès. Bien souvent, il avait rêvé de le rencontrer, de s'attirer son amitié, de marcher dans son rayonnement, et voilà qu'au moment où il allait se trouver en sa présence, il renonçait à tous ses rêves pour suivre une route sans honneur.

Tourmenté par ses pensées, Bichat pénétra dans la salle des consultations. Une foule d'élèves y attendait le maître : il parut. Il était de stature médiocre, d'une taille régulière, de constitution apparemment robuste. Il portait la tête haute et penchée en arrière ; son visage rond et coloré, de grands traits bien marqués, des yeux petits et animés, un front largement découvert « lui composaient un ensemble de physionomie où quelque chose de sévère vous gênait sans cependant vous repousser ». Tout laissait deviner en lui la forte race paysanne dont il était né. Les malades indigents, si nombreux à cette époque troublée, défilèrent devant lui ; il les examinait, les interrogeait, puis, dissertant sur leur cas, commentait les symptômes de leur ma-

ladies et les expliquait. Il parlait avec vivacité; le voici tel que le montre Bichat : « Tout semblait s'animer en lui lorsqu'il enseignait. Vous eussiez vu son air, ses gestes vous peindre une maladie en même temps que sa bouche vous en traçait l'histoire; son attitude, variée à chaque instant suivant ce qu'il voulait exprimer, prêter même quelquefois au ridicule pour qui n'était pas entraîné par son enthousiasme; tout son extérieur parler à vos sens en même temps que ses préceptes à votre esprit, tout son ensemble agité, pour ainsi dire, par le génie de l'art. » A la vérité, il manquait d'éloquence; « un grasseyement assez désagréable rendait sa prononciation défectueuse, mais la précision de ses idées, qu'il peignait toujours avec feu, la clarté de ses dissertations le faisaient écouter avec le plus vif intérêt et on oubliait facilement le défaut de l'orateur pour admirer le talent du maître ».

Cette rudesse extérieure qui caractérisait Desault n'était pas seulement sur sa personne, elle se montrait aussi dans son humeur : « Il était vif, violent, emporté, mais facile à revenir. Ce caractère l'entraîna souvent au delà des bornes qu'il aurait voulu ne pas franchir. Ses élèves, en admirant ses talents, n'eurent pas toujours à louer sa douceur. » Ce n'était là qu'une apparence. Desault était de ces hommes qui cachent un cœur généreux et sensible sous une feinte sévérité. Qui les approche un instant ne se laisse pas tromper et sait trouver, sous une dureté toute superficielle, les grâces d'une âme délicate et tendre. « Nous l'avons vu, dit Marc-Antoine Petit, verser des larmes de douleur sur des infortunés que l'on conduisait au supplice; nous l'avons vu répandre sur des indigents l'or que venait de recueillir sa main et admettre à l'entendre sans rétribution des élèves recommandés par le malheur. »

Cette sévérité n'est-elle pas souvent un trait commun à ceux qui ne doivent leurs succès qu'à leurs seules forces et ne sont parvenus aux honneurs que par un travail opiniâtre, une lutte sans merci contre leurs faiblesses ou leur lassitude. Desault donnait un exemple de ce labeur persévérant et farouche qui triomphe de tous les obstacles et mène au but qu'il s'est marqué.

Il était né, le 6 février 1744, au Magny-Vernois, près de Lure, en Haute-Saône. Ses parents vivaient modestement du produit de quelques terres et d'un moulin; ce revenu peu considérable suffisait à peine à l'entretien de la famille déjà composée de cinq enfants. Entre une barbe, une saignée ou la préparation complexe d'un médicament, le chirurgien du village lui apprit l'orthographe, le calcul et un peu de latin. Le babin s'intéressait surtout à l'arithmétique et plus encore aux manœuvres de chirurgie. Quand il eut épuisé la science de son premier maître, il entra, à 12 ans, dans la classe de cinquième au Collège de Lure. Son goût pour les mathématiques s'y développa encore; à 17 ans, il en avait épuisé tous les livres élémentaires. De si beaux succès émerveillèrent ses parents qui résolurent de le faire entrer dans les ordres, mais Desault avait une autre vocation, elle était née de ses premières amours : les sciences et la chirurgie; il résista aux sollicitations paternelles et les vainquit. Il partit pour Belfort faire « l'apprentissage de la chirurgie ».

Il est au comble de ses vœux. De l'hôpital militaire, où il passe de longues heures à faire des pansements, à prendre des observations avec un soin et une exactitude qu'attestent celles qui sont venues jusqu'à nous, il va à l'amphithéâtre d'anatomie où il dissèque avec passion. Il se repose en travaillant au grand œuvre dont il caresse depuis longtemps le projet. Son livre de chevet est l'anatomie de Borelli : *De motu animalium* où le professeur de Naples a accumulé à plaisir des calculs et des données mécaniques. Desault y voit la réalisation de ses premiers travaux et le point de départ d'une réforme profonde de la chirurgie. Il veut, guidé par les principes de la mécanique et de la géométrie, donner des règles et des lois, apporter une méthode à des manœuvres jusque-là empiriques. Il commente l'anatomiste italien, complète ses calculs, jusqu'au jour où, se rendant compte de la différence qui existe entre un levier mécanique et un organe complexe mû par la contractilité musculaire, il détruit son travail.

Tant d'efforts n'ont pas été inutiles, Desault a acquis des con-

naissances anatomiques très étendues; il sent qu'il peut aller plus loin et paraître sur un théâtre plus vaste. Paris l'attire, il y arrive à 20 ans, en 1764. Il suit les cours d'Antoine Petit en même temps qu'il fréquente les hôpitaux et le Collège de chirurgie. Les ressources que lui procure sa famille étant insuffisantes, il donne, pour vivre, des leçons de mathématiques. Mais bientôt, épuisé par un travail excessif, une hygiène défectueuse, il tombe malade : pendant six mois, il est retenu au lit par une « cachexie scorbutique ». Quand, enfin guéri, il se relève, ce n'est que pour continuer ses études avec plus d'ardeur. Mais déjà il n'est plus un élève; ce jeune homme de 22 ans n'a plus rien à apprendre des maîtres qui l'entourent, il sent qu'à son tour il a quelque chose à dire : il ouvre en 1766 un cours public d'anatomie.

Aussitôt ses leçons ont un succès considérable; elles apportent presque une révolution dans les méthodes pédagogiques de la vieille Faculté : « L'enseignement anatomique, dit Bichat, renfermé dans les limites que le hasard avait posées et que l'habitude entretenait, offrait d'un côté une insuffisance réelle dans les détails de la description, de l'autre un amas superflu de faits presque isolés. Il fallait, en ajoutant aux uns, retrancher à l'autre; présenter, dans un tableau plus méthodique, un ensemble mieux conçu de nos organes, et donner surtout, dans une histoire moins inexacte de leurs rapports, un guide plus fidèle au chirurgien, car l'oiseuse contemplation de la nature, n'est pas l'objet de leurs travaux anatomiques. »

C'est sur ces principes que Desault fonde son enseignement; il met en lumière des considérations jusque là négligées de forme, de grandeur, de position, de direction des parties du corps humain. « En même temps qu'il démontre une de ces parties à ses élèves, il les entretient des maladies propres à chacune d'elles. » Il crée l'anatomie chirurgicale. Ces nouveautés séduisent les étudiants, étonnent les professeurs; quelques-uns encouragent le génie qu'elles révèlent; d'autres, piqués de voir leur école délaissée pour les leçons d'un jeune homme hier encore sur ses bancs, se plaignent auprès des auto-

rités. Le privilège de l'enseignement public n'étant accordé qu'aux seuls médecins de la Faculté et aux chirurgiens de Saint-Côme, on interdit à Desault de poursuivre ses cours.

Contre de si puissants adversaires, la lutte est impossible, toute obstination vaine. La Faculté de médecine et le Collège de chirurgie ne veulent pas abandonner des droits acquis au prix de luttes incessantes qui durent depuis près de quatre siècles. Sans appui, sans fortune, Desault ne peut espérer violer des frontières si bien défendues. Il trouvera heureusement des esprits assez nobles pour lui donner l'appui qui lui est nécessaire. Grâce à eux, il pourra non seulement continuer ses cours privés, mais encore entrer dans les cadres officiels, pour y occuper rapidement les plus hautes places. Avant de le suivre dans cette ascension, il nous paraît utile de jeter un regard rapide sur l'enseignement médical au XVIII^e siècle; nous jugerons mieux ensuite les progrès que lui fera faire Desault et nous nous expliquerons quelques préventions du maître qui pourraient étonner aujourd'hui.

CHAPITRE III

Un « confrère » du grand siècle revenant parmi nous s'étonnerait bien moins de nos sérums, de nos rayons, de nos procédés opératoires, que de l'accord qui règne entre les médecins et les chirurgiens réunis sous le même toit. Les querelles qui les ont divisés ont été si fréquentes, si violentes parfois, qu'on aurait pu les croire éternelles. Si la médecine et la chirurgie vivent maintenant en bonne intelligence, jusqu'à la Révolution elles ont été perpétuellement dressées l'une contre l'autre.

Elles avaient pourtant une origine commune. Longtemps l'une et l'autre furent le privilège ecclésiastiques et jouirent de la même considération; mais en 1215, un canon du IV^e Concile de Latran ayant fait défense aux clercs de pratiquer des opérations sanglantes, l'exercice de la chirurgie tomba entre les mains de leurs aides les barbiers. La médecine ne fut interdite aux prêtres et aux moines que près d'un siècle plus tard par le pape Honorius IV. A ce moment, les médecins avaient reçu une organisation par une bulle du pape Grégoire IX qui, en 1231, donnait à la Faculté de médecine son règlement et ses plans d'études (1).

Dans les deux premiers siècles de son existence, la Faculté ne marqua son activité que par des mesures d'administration, d'ordre ou de police médicale; son rôle scientifique fut insignifiant. Les maîtres ne paraissaient s'occuper d'autre chose que de la pratique et de l'enseignement élémentaire, dont les com-

(1) Ce n'est que deux cent dix ans plus tard, en 1444, que sera créée par une bulle du pape Eugène IV, l'Université de Bordeaux.

mentaires de quelques livres, surtout ceux d'Avicenne, Rhazès, Albucanis, faisaient tous les frais; il n'était question ni d'anatomie humaine, ni de clinique. La condition des docteurs régents était mal définie; des règles relatives aux prêtres médecins avant la réforme d'Honorius IV leur étaient encore appliquées; ainsi ils restaient soumis au célibat. Des réformes s'imposaient, le cardinal d'Estouteville, archevêque de Rouen, légat du pape Nicolas V, les réalisa en 1452 avec « une grande indépendance et une grande profondeur de vues ». Ce sont ces règlements que la Faculté conserva, à peu de chose près, avec un soin jaloux, jusqu'en 1792.

A sa tête se trouvaient l'ancien, c'est-à-dire le plus âgé des docteurs régents, et le doyen, nommé pour deux ans, qui en était le véritable chef. Les professeurs étaient élus pour deux ans également, entre tous les docteurs régents de la Faculté. La première année de leur charge était consacrée à l'enseignement des choses naturelles (anatomie, physiologie, botanique) et des choses non naturelles (hygiène et régime); la deuxième année, à l'enseignement des choses contre nature, c'est-à-dire la physiologie et la thérapeutique.

Les élèves qui voulaient s'inscrire sur les registres de la Faculté devaient présenter un extrait de baptême qui donnait, en même temps que leur identité, la preuve qu'ils appartenaient à la religion catholique, et le diplôme de maître ès arts qui correspondait à notre baccalauréat ès lettres. Une fois immatriculé, le jeune étudiant prenait le nom de philiâtre. Il devait suivre les cours des docteurs régents, les leçons préparatoires des bacheliers émérites. Ce premier temps d'études durait quatre années au bout desquelles le philiâtre pouvait se présenter aux examens du baccalauréat. Ces épreuves n'avaient lieu que tous les deux ans, vers la mi-carême.

Un jury composé de quatre examinateurs élus par une sorte de suffrage à deux degrés, présidé par le doyen, interrogeait les candidats sur la physiologie, l'anatomie, la pathologie, l'hygiène. L'explication de quelques aphorismes d'Hippocrate terminait l'examen. Pour être admis, il fallait réunir les deux

tiers des suffrages. L'été suivant, le bachelier subissait un examen sur la botanique, présentait une thèse quodlibétaire sur un sujet de physiologie ou de pathologie choisi par lui, et une thèse cardinale, ainsi appelée en mémoire du cardinal d'Estouteville, sur un sujet d'hygiène. Ces thèses, grandes feuilles manuscrites, comprenaient cinq articles : la majeure, le sujet, les deux mineures et la conclusion. L'argumentation commençait à 6 heures pour se terminer à midi ; le doyen, les examinateurs, tous les docteurs régents et bacheliers présents y prenaient part. On se battait à coup de syllogismes et Dieu sait sur quels textes ! : *An Venus sit salubris?* — *An vinum lac senum?* Entre temps avaient lieu les épreuves d'anatomie qui ne duraient pas moins d'une semaine.

Le philiâtre devenait ainsi bachelier émérite et commençait réellement l'étude de la médecine. Il devait faire des conférences aux étudiants des deux premières années ; commenter Hippocrate, Gallien, Avicenne ; assister aux consultations charitables du samedi données à la Faculté ; suivre des cours de chirurgie ; s'exercer sur le cadavre aux manœuvres de médecine opératoire ; s'attacher si possible à un docteur régent qui devenait son conseiller et son guide. Après deux années passées ainsi, il présentait une thèse quodlibétaire sur un sujet de thérapeutique et de pathologie et subissait un examen pratique (*de praxi*). Après bien des discours, le futur licencié ou licenciande subissait la cérémonie du paranymphe qui était son mariage mystique avec la Faculté, le doyen jouant le rôle de garçon d'honneur (*παρὰνυφος*), et recevait les lettres de licence qui lui permettaient d'exercer la médecine *urbi et orbi*. Auparavant, il lui était recommandé de faire un stage de deux ans près d'un docteur régent de la Faculté (1). Les épreuves du doctorat, facultatives, pouvaient se subir six semaines après le para-

(1) Ce stage devint en fait obligatoire. Il en était ainsi à Bordeaux où, en 1554, un certain Lataste n'était reçu médecin qu'à la condition « de ne pas pratiquer pendant six mois, pour des cas graves, sans faire appeler d'autres médecins et d'aller deux fois par semaine pendant un an à l'hôpital ».

nymphes. Le candidat prêtait solennellement le serment d'usage, soutenait encore une argumentation et recevait enfin le bonnet.

Un tel enseignement avait pu avoir son succès au ^{xv}^e siècle ; à la veille de la Révolution, il était singulièrement désuet. La Faculté formait des rhéteurs, mais non des médecins. La clinique n'existait pas ou était réduite au minimum ; les licenciés n'avaient vu des malades que dans les deux dernières années de leur scolarité, aux consultations charitables du samedi. Ils méritaient encore au ^{xviii}^e siècle ces reproches qui s'adressent à leurs aînés : « Certainement, les malades ne manquaient pas, dit Gilles de la Tourette, mais les professeurs faisaient défaut, le médecin de l'Hôtel-Dieu qui, du reste, n'était pas nommé au point de vue de l'enseignement, ne s'inquiétait nullement de celui-ci. Les chirurgiens faisaient presque toute la besogne, mais un docteur eût cru s'abaisser en suivant les leçons même d'un Ambroise Paré, tellement la chirurgie, art manuel, était peu considérée de ces mauvais sophistes. Ce qui pouvait arriver de meilleur à un étudiant en médecine d'alors, était de gagner les bonnes grâces d'un docteur en renom, de l'accompagner dans sa clientèle privée et de voir ainsi les malades soigneusement observés ; mais on comprend que cette observation ne pouvait être élevée à la hauteur d'un enseignement régulier ».

Les pouvoirs publics s'étaient émus de cette insuffisance de l'enseignement médical. Un édit de Louis XIV, daté du mois de mars 1707, essaya d'y porter remède : « Nous avons cru, y est-il dit, ne pouvoir rien faire de plus convenable pour rétablir dans son ancien lustre une profession si nécessaire et si importante que de renouveler d'un côté les défenses rigoureuses, par lesquelles nous avons interdit l'exercice de la médecine à tous ceux qui n'ont ni le mérite, ni le caractère de médecin, et de ranimer de l'autre l'attention et la vigilance des facultés établies dans notre royaume, en réunissant dans un seul règlement tout ce que nous voulons être réellement observé pour l'étude de la médecine et pour l'obtention des degrés, afin qu'ils puissent être dorénavant la preuve et la récompense du travail, et non un vain titre d'honneur plus propre à tromper le public

qu'à en mériter justement la confiance... » Et les articles suivent; le troisième enjoint aux professeurs « d'être assidus à leurs leçons et exercices; voulons que par chaque leçon qu'ils auront manqué de faire sans cause légitime, il soit retenu sur leurs appointements la somme de trois livres... »; le quatrième, relatif aux vacances, dit « qu'elles ne pourront durer plus de trois mois ». Le docteur Gilibert, agrégé au Collège des médecins de Lyon, commentant ces textes, ajoute « ... que la plupart des professeurs font à la hâte une quarantaine de leçons sur une des parties de l'art qui en exigeraient cent. Ils réservent pour leurs cours particuliers, qu'ils font payer chèrement, ce qu'ils ont de plus intéressant. Souvent ils se font remplacer par des jeunes docteurs à peine sortis des bancs »; et plus loin : « ... Quant aux étudiants de certaines facultés, comme on ne les contraint point à l'assistance, leurs fériés durent toute l'année; la plupart évitent l'université comme un séjour pestiféré; les soucis que pourraient leur causer les examens ne les inquiètent guère; ils connaissent les moyens d'en éviter les rigueurs. » A propos de l'article neuvième, le docteur Gilibert explique que les professeurs ont perdu l'usage « de dicter le sujet de la pré-leçon... Ils ont cru mieux faire en choisissant des éléments bien faits qui leur servent de texte; plusieurs font rouler toutes leurs leçons sur leurs observations et sur leur système particulier, et comme ils ne dictent pas, leurs élèves sont très embarrassés dès qu'ils veulent se remémorer ce qu'ils ont entendu. Comme leur mémoire n'a pu tout conserver, ils ne peuvent profiter que de quelques idées incohérentes qui, n'ayant aucune liaison entre elles, leur deviennent absolument inutiles. Par tous ces inconvénients, bien loin de profiter à l'Académie, ils ne rencontrent que des dégouts qui accompagnent nécessairement le défaut d'ordre et de méthode ». Parlant des examens, le commentateur continue : « 1° On s'est beaucoup relâché sur la longueur des termes; 2° on fournit un sujet isolé quelques jours avant l'examen; le récipiendaire se fait mâcher la matière par quelque charitable docteur; 3° des confrères plus instruits ou munis de quelques réponses toutes faites parlent à l'oreille du

répondant; 4° les professeurs sont souvent assez faibles pour donner la main à la réception des plus ignorants; 5° les plus honnêtes ferment les yeux, dans l'espérance que l'âge ou la nécessité exciteront l'émulation des étudiants après leur doctorat et les obligeront à faire de nouvelles études. Quant aux actes publics, l'usage donne aux récipiendaires des présidents qui perdent souvent toute la séance à disputer avec leurs collègues sur des matières épineuses et ne donnent pas le temps aux répondants de proférer une seule parole... Lisez les règlements des Facultés de Paris et de Montpellier : ils vous feront trembler par les épreuves qu'ils imposent aux récipiendaires. Allez dans ces fameuses universités : vous serez étonnés de la multitude d'adoucissements que l'usage leur a ménagés. »

L'édit de 1707, exactement appliqué, aurait pu faire faire un gros progrès à la médecine. Malheureusement, il resta lettre morte et rien ne peut mieux nous le prouver que les doléances du docteur Gilibert écrites soixante-cinq ans plus tard, en 1772.

Rien ne sortait la Faculté de médecine de son immobilisme, ni les critiques dont elle était l'objet, ni la vue des succès du Collège de chirurgie. Au lieu d'en retirer une leçon et une émulation salutaires, elle s'obstinait, au contraire, dans une lutte mesquine contre tout ce qui paraissait porter atteinte à des privilèges dont elle usait si mal. Elle employa tous les moyens pour abaisser le corps des chirurgiens dont la fortune grandissante aiguillonnait sa jalousie, sans voir qu'il ne devait ses progrès qu'à l'abandon des méthodes et des préjugés dont elle mourait.

Les barbiers, qui avaient reçu en fait le privilège des opérations chirurgicales, n'avaient pas tardé à se mettre à la hauteur de leur tâche. Les plus intelligents et les plus habiles se spécialisèrent dans l'étude de la chirurgie et formèrent une confrérie dont les statuts furent soumis, en 1268, à l'homologation du prévôt Étienne Boileau (1). Six jurés élus surveillaient la com-

(1) La communauté des chirurgiens de Bordeaux fut fondée le 27 juillet 1414.

munauté avec mission d'examiner « gens qui s'entremettent de cyrurgie ». Il n'était pas encore question d'enseignement, les aspirants chirurgiens s'instruisaient où ils pouvaient, à la Faculté si elle voulait les recevoir ou chez des maîtres particuliers. Ce n'est qu'au xvi^e siècle que la confrérie s'occupa d'avoir une école à elle. Un arrêté du Parlement l'autorisa, en 1554, à acquérir dans le cimetière de Saint-Côme un espace de trois toises et demie pour y construire un apprentis où se donneraient, le premier lundi de chaque mois, des consultations gratuites aux malades pauvres. Louis XIII fonda plus tard la première chaire spéciale et accorda une pension de 600 livres tournois pour rétribuer un professeur qui enseignerait l'opération de la taille. Déjà existait à l'Hôtel-Dieu un enseignement pratique. « Le service chirurgical de cet hôpital était dirigé par un chirurgien en chef, ayant sous ses ordres un véritable chef de clinique nommé pour six ans ; ce dernier reçut en 1585 le nom de compagnon gagnant maîtrise, titre dès lors recherché par les élèves chirurgiens. » Un généreux donateur assura 100 livres de rentes annuelles destinées à rétribuer deux professeurs, l'un d'anatomie, l'autre « d'opérations, maladies ou remèdes de la chirurgie » ; c'était un gros progrès.

Il n'y avait pas encore d'enseignement quotidien ; les professeurs non rétribués faisaient irrégulièrement leurs cours et choisissaient les sujets qui leur étaient familiers sans se préoccuper des élèves. Les aspirants sentirent les défauts d'un pareil système et organisèrent, sous le nom de chambres d'émulation, des conférences présidées par les plus instruits d'entre eux. Louis XV combla cette lacune en créant, en 1722, d'après l'avis de son premier chirurgien, Mareschal, cinq places de démonstrateur aux appointements de 500 livres. Pour éviter les querelles ridicules au sujet des cadavres que se disputaient la Faculté de médecine et le Collège de chirurgie, il ordonna que les corps des suppliciés soient apportés directement aux écoles. Un peu plus tard, une sixième place de démonstrateur fut créée pour les accouchements.

Dès lors, la prospérité du Collège de chirurgie ne fit que

s'accroître ; La Peyronnie lui donna des démonstrateurs adjoints ; en 1752, on établit une école pratique d'anatomie pour les dissections journalières et une chaire d'ophtalmologie. Les cours, très fréquentés par les étudiants, étaient publics et gratuits. On y traitait, en hiver, de l'anatomie, des bandages, des opérations chirurgicales ; en été, de la physiologie, de l'hygiène, de la pathologie et de la thérapeutique. L'apprentissage durait deux années et était suivi d'un stage de trois ans chez un maître, réduit à un an pour les élèves de l'Hôtel-Dieu ou de la Charité. Les actes de maîtrise portaient le nom de chef-d'œuvre ; ils comprenaient cinq examens et une thèse. De toutes, les épreuves pratiques dites des quatre semaines étaient les plus importantes. C'était, pendant la première semaine : deux actes en deux jours, des démonstrations sur le squelette, des opérations relatives aux maladies des os ; pendant la deuxième semaine : six actes d'anatomie le matin, de la médecine opératoire et des dissections diverses dans l'après-midi. La troisième semaine était remplie par des examens sur la saignée et deux actes sur la théorie et la pratique ; la quatrième semaine était consacrée aux interrogations sur les médicaments et à deux actes l'un sur les médicaments simples, l'autre sur les médicaments composés. Le « dernier examen » était une interrogation faite par le premier chirurgien du roi ou son lieutenant.

Si l'enseignement était gratuit, les frais de toutes ces épreuves étaient fort élevés et Desault, qui ne possédait aucune fortune, aurait été empêché de conquérir ses grades, si, grâce au patronage de Louis, il n'avait été admis *ad meliorem fortunam*.

Ainsi, tandis que la Faculté de médecine continuait ses disputes, non seulement contre les chirurgiens, mais encore contre Théophraste Renaudot, créateur des consultations charitables, contre de Blégnv, et enfin contre sa dernière rivale, la Société de correspondance royale de médecine, le Collège de chirurgie ne cessait de prendre de l'importance. Jeune, actif, sans tradition mais sans routine, ne tirant son prestige que de la renommée personnelle de ses professeurs, il avait fini par écraser la Faculté.

Pour s'abriter, il venait de faire construire un bâtiment superbe pendant que la Faculté errait de ruines en ruines. Les vieilles maisons de la rue de la Bûcherie menaçaient de s'écrouler. Pour y faire les réparations d'urgence, elle avait sollicité des crédits des pouvoirs publics; Turgot lui ayant refusé tout secours, elle s'était installée, depuis la Saint-Luc 1775, dans un local si délabré de la rue Saint-Jean-de-Beauvais, que la Faculté de droit l'avait abandonné depuis trois ans.

Elle recevait un juste châtimeut pour avoir voulu imposer « l'autorité des maitres et la foi des anciens, à une époque où l'on demandait déjà une science précise et raisonnée ».

CHAPITRE IV

La défense d'enseigner atteint vivement Desault. Pour la deuxième fois, la fortune semble s'éloigner de lui. La maladie avait failli interrompre définitivement le cours de ses études, la jalousie plus cruelle encore l'arrête en plein essor. Il serait condamné à la médiocrité si un homme de grand cœur, ayant reconnu son talent, ne le prenait sous sa protection. La Martinière, démonstrateur à l'École pratique, en fait son répétiteur. Ainsi, en éludant le règlement, il lui permet de reprendre des leçons auxquelles le célèbre Louis attache son crédit en les honorant plusieurs fois de sa présence.

Desault est sur la voie du succès, il y marche à pas de géant. Les étudiants applaudissent son retour dans la chaire, ils reconnaissent la valeur de son enseignement. « Ceux qui n'ont reçu jusqu'alors que les leçons des Didier, des Verdier ou des Petit voient bientôt, dans tous les examens et dans toutes les places, l'avantage rester aux élèves de Desault. » A la suite du maître, ils entrent dans une étude anatomique vraiment scientifique, délaissant aux gens du monde l'anatomie de salon alors en vogue. En ce temps-là, « un essaim de femmes aimables déserte l'Opéra pour le jardin du roi, et dans les cercles on discute avec un égal intérêt sur la structure du corps humain ou sur un roman de Voltaire ». Pour trouver un succès facile, les professeurs ont suivi la mode; Marc-Antoine Petit disserte avec tant de grâce que les oreilles les plus délicates l'écoutent sans effroi. Desault ne parle pas pour les profanes, c'est aux hommes de science qu'il s'adresse et c'est en homme de science qu'il travaille. Ainsi, il repousse les planches d'anatomie et les modèles

en eire alors en cours, recommandant la dissection du cadavre comme seule capable de laisser dans l'esprit « des images que le temps n'efface pas ».

Pour cet anatomiste, que l'on classe déjà parmi les plus grands, l'anatomie n'est pas un but, mais un moyen : « Elle est, selon Bichat, un champ mille fois moissonné, où les travaux du siècle passé n'ont laissé à glaner que quelques fruits épars, que le hasard rencontre et qui souvent fuient l'œil du génie pour s'offrir à celui de l'artiste ouvrier. » Desault la considère comme l'avant-propos de la chirurgie ; à cette science, il va désormais consacrer toute son intelligence.

« L'impossibilité d'une conformation régulière dans la fracture de la clavicule avouée par Hippocrate semblait être devenue depuis lui un axiome chirurgical. Les inutiles efforts des praticiens l'avaient confirmé et alors plus de raisonnement était accumulé dans l'école pour l'expliquer que de recherches pour l'éviter. » (1). Desault, se souvenant de ses premiers essais, fait à la chirurgie une application heureuse de la mécanique et propose son bandage pour les fractures de la clavicule. Il perfectionne la technique des amputations, en substituant aux couteaux à lames très larges et de courbures variées, le couteau droit à lame étroite, plus maniable. Il commence ses travaux sur les ligatures des vaisseaux, fait prévaloir la ligature immédiate des artères et montre que les tuniques internes et moyennes sont rompues par le fil, que l'externe résiste seule. Il indique pour certains anévrysmes la ligature au-dessous de la tumeur, il perfectionne l'appareil pour les fractures de l'omoplate, en invente un pour les fractures de l'humérus et remet en honneur les compresses graduées de Petit.

Toutes ces découvertes font passer rapidement Desault « du premier rang anatomique au premier degré de la réputation chirurgicale » ; devant un génie qui s'impose avec tant d'éclat, les derniers préjugés s'effondrent. Il est nommé professeur à l'École pratique. Les vœux de ses élèves l'appelaient depuis

(1) Bichat.

longtemps à cette place dont l'usage l'éloignait, car il n'était pas encore membre du Collège de chirurgie. Malgré quelques derniers envieux, on fait pour lui cette exception ; il offre le premier exemple d'une semblable nomination ; « son mérite la justifiait, ses succès la firent applaudir ».

Cette anomalie dure peu ; en 1776 il entre au Collège de chirurgie où, grâce au patronage de Louis, il est admis *ad meliorem fortunas*. Dans la thèse qu'il soutient à cette occasion, il marque sa reconnaissance à son protecteur. Le premier en France, Louis avait employé le gorgeret d'Haukins dans l'extraction des calculs de la vessie ; Desault contribue à la publicité de ce procédé et le perfectionne. Entre temps, il a publié, en collaboration avec son collègue et ami Chopart, un *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*, ouvrage qu'il détruira plus tard le jugeant indigne de lui.

Le voilà comblé d'honneurs, une chose lui manque encore, la pratique d'un art qu'il illustre avec tant d'éclat par la parole et la plume. Il est obligé de confier à des mains étrangères l'essai de ses procédés. C'est à la Salpêtrière que furent obtenus les premiers succès de son bandage pour les fractures de la clavicule ; c'est à Bicêtre que fut essayé pour les amputations le couteau droit qu'il proposait depuis deux ans. Il lui faut un champ où exercer son génie et montrer son habileté opératoire qui est très grande. On ne peut manquer de le lui donner ; il le reçoit, en 1782, avec le titre de chirurgien en chef de l'Hôpital de la Charité. Dans ce nouveau poste, il montre un zèle incroyable. En même temps qu'il s'occupe des progrès de la chirurgie, il ne néglige pas ceux de l'anatomie. Il trace avec précision l'histoire des luxations du radius, étudie les fractures de l'olécrâne et de la rotule, met au point un appareil nouveau pour la cure du bec-de-lièvre, précise la technique des opérations dans les hernies ombilicales pendant qu'il continue avec activité ses cours particuliers et qu'il forme un cabinet où anatomistes et pathologistes viennent s'instruire, en admirant les pièces qu'il prépare avec un art merveilleux.

Sa réputation grandit avec rapidité; en 1783, il est nommé médecin à l'Hôtel-Dieu et peu après, Moreau, chirurgien en chef, étant mort, il reçoit ce titre, le plus haut qu'il puisse rêver. Il paraît enfin sur un théâtre digne de lui et « dès lors, écrit Bichat, l'Hôtel-Dieu, vaste abîme où allait auparavant se perdre la foule des maladies inutiles à l'art et ignorées des artistes, devient un dépôt ouvert de toute part à l'observation et où l'instruction, multipliée sous mille formes, attire ce grand nombre d'élèves que l'envie d'apprendre attache depuis longtemps à sa suite.

» L'enseignement de la chirurgie longtemps resserré dans l'école s'y trainait dans une suite de théories plus souvent nées dans le cabinet qu'auprès du lit des malades, moins fidèles images de la nature que fruits brillants de l'imagination. L'élève qu'elles avaient formé, habile à discourir, novice à pratiquer n'avait, pour se diriger dans le traitement des maladies, qu'une expérience longtemps composée de ses fautes et de ses méprises. »

Rénovateur de l'anatomie, créateur de l'anatomie pathologique et de l'anatomie chirurgicale, Desault ajoute encore à ses travaux en instituant, le premier en France, les cliniques chirurgicales.

On a prétendu que l'École de Salerne avait pu lui donner cette idée qu'il a certainement puisée dans sa propre expérience; peut-être même a-t-il ignoré ce précédent. Cette innovation a le plus grand succès, les élèves français et des étrangers subventionnés par leur pays, viennent en foule suivre cet enseignement. Dans le même temps, Desbois de Rochefort, jeune et brillant médecin de la Charité, fondait les cliniques médicales continuées avec plus d'éclat encore par Corvisart, docteur régent de la Faculté. Le premier, Corvisart substitue aux causeries familières de Desbois de Rochefort, les grandes leçons magistrales telles que les professeurs les continuent de nos jours. Desault n'adopte pas cette manière. « Chaque jour, dit Bichat, la séance s'ouvrait par une consultation publique et raisonnée où n'étaient admis que les malades indigents du dehors. Le chi-

rurgien en chef les interrogeait sur les causes, l'époque, les phénomènes de leur maladie, faisait remarquer l'analogie de ce qu'il observait avec le récit du malade et après avoir établi les indications curatives, indiquait les prescriptions convenables.

» Les élèves de l'hospice lisaient ensuite l'observation exacte et détaillée de tous les malades intéressants qui devaient sortir dans la journée et dont le pansement avait été confié à leurs soins. Chacune de ces observations était le résultat de notes prises chaque jour au lit du malade et formaient, ajoutées les unes aux autres, un tableau précis des progrès de la maladie. En s'instruisant eux-mêmes, les élèves contribuaient ainsi à l'instruction de leurs camarades.

» La troisième et principale partie de la leçon était consacrée aux opérations. Chacune était précédée d'une dissertation sur l'état du malade, sur les suites probables de l'opération, sur les moyens de rendre ces suites moins fâcheuses, sur le procédé opératoire. On transportait ensuite le malade à l'amphithéâtre, où Desault opérait en présence de tous les élèves, aidé par les chirurgiens de la maison. Aux opérations succédaient les détails raisonnés donnés par le professeur soit sur les maladies existantes dans l'hospice, soit sur la situation des malades opérés les jours précédents.

» L'ouverture des cadavres, qu'exigeaient les progrès de l'art ou l'enseignement des élèves, formait un des derniers objets de la séance qui était terminée par une leçon dogmatique sur un point particulier de la pathologie. »

Ces leçons, commencées à 8 heures, ne se terminent que vers midi. Desault visite ensuite sa clientèle, rentre à 6 heures à l'hôpital pour n'en plus ressortir jusqu'au lendemain. Il fait une seconde visite dans les salles, passe à l'amphithéâtre pour sa leçon du soir, consacrée à l'anatomie et à la théorie des opérations chirurgicales. Bien que marié et possédant une maison, il couche régulièrement à l'Hôtel-Dieu, afin de pouvoir donner ses secours aux malades pendant la nuit.

Cette activité dévorante alarme ses confrères, qui murmurent des nouveaux devoirs qu'il leur impose. On le dénonce à l'admi-

nistration, comme voulant bouleverser l'ordre établi et tout sacrifier au soin de sa gloire. Les infirmières religieuses, les administrateurs s'inquiètent de ses innovations. Au lieu d'opérer comme on le faisait avant lui dans la salle même, en présence des autres malades, n'a-t-il pas eu l'audace de réclamer un amphithéâtre pour ses opérations publiques? Desault est maintenant trop puissant pour être arrêté par ces critiques; il triomphe de tous les obstacles et impose ses vues. Son prestige éclatant dépassant nos frontières rayonne en Europe. Il en est le premier chirurgien.

La Révolution gronde sans diminuer son zèle. C'est en 1791 que ses élèves les plus distingués commencent, sous sa direction, un journal composé des observations recueillies dans sa clinique.

En 1792, il est élu au Comité de santé des armées. Vient la Terreur; son ennemi Chaumette, dans sa toute-puissance, lui porte un coup qui le touchera cruellement. Il l'accuse devant la municipalité d'avoir refusé de donner ses soins aux blessés du 10 août, alors qu'au contraire ils remplissent les salles.

Appelé devant le Tribunal révolutionnaire, Desault se disculpe à grand'peine. Il croit avoir fait justice de cette calomnie quand on vient l'arrêter, à 10 heures du matin, le 28 mai 1793, dans l'amphithéâtre où il fait un cours à ses élèves. On l'enferme à la prison du Luxembourg, mais la clameur publique s'élève si haut que le Comité de salut public le relâche après trois jours de détention. Le découragement et la lassitude se glissent en lui; il supporte à grand'peine le poids des travaux dont il est chargé. Il a la bonne fortune de rencontrer alors l'élève de choix sur qui il pourra se reposer et à qui il pourra remettre le flambeau qu'il a si vaillamment porté.

CHAPITRE V

Aux cliniques et aux opérations de la matinée, aux leçons d'anatomie et de pratique chirurgicale du soir, Bichat ne manquait jamais. Il était, parmi les étudiants qui fréquentaient l'Hospice d'Humanité, un des plus attentifs et des plus assidus. Comme les élèves, à la foule desquels il se mêlait sans songer à se faire remarquer, il se contentait de rédiger les leçons publiques de Desault et de s'en pénétrer par une étude assidue. Plongé à 22 ans en pleine terreur révolutionnaire, il ne pouvait trouver de distraction que dans un travail acharné. Il partageait son temps entre les cours et ses livres, fuyant autant qu'il le pouvait les agitations de la rue où sa jeunesse aurait pu le compromettre. Il attendait maintenant comme une délivrance le moment de partir aux armées, quand la chute de Robespierre et l'exécution des terroristes rendirent plus respirable l'atmosphère qui l'étouffait. Le 9 thermidor rassurait un peu les esprits, faisait espérer « plus de tranquillité pour les sciences, plus d'encouragements pour les talents ».

Bichat fut un de ceux qui accueillirent avec le plus d'enthousiasme ces promesses de paix; elles faisaient revivre le rêve qu'il avait abandonné; il s'y laissa reprendre aussitôt. Cessant de se perdre dans la foule des élèves, il essaya de paraître au premier rang, de faire valoir les merveilleuses qualités qu'il possédait. Une circonstance se présenta « qui le transporta en un moment de la route la plus obscure qu'il suivait, dans la plus brillante qu'il fût permis d'espérer ». Voici l'anecdote que rapporte Buisson :

« C'était un usage établi dans l'école de Desault, que certains

élèves choisis se chargeassent de recueillir chacun à son tour la leçon publique et de la rédiger en forme d'extrait. On lisait cet extrait le lendemain après la leçon du jour, et cette lecture authentique, présidée par le chirurgien en second, avait le double avantage de représenter une seconde fois aux élèves les utiles préceptes dont ils devaient se pénétrer, et de suppléer à l'inattention assez ordinaire de la multitude dans une première leçon. Un jour où Desault avait disserté longtemps sur la fracture de la clavicule et avait démontré l'utilité de son bandage en l'appliquant en même temps sur un malade, l'élève qui devait recueillir ces détails se trouva absent. Bichat s'offrit pour le remplacer. La lecture de son extrait causa la plus vive sensation. La pureté de son style, la précision et la netteté de ses idées, l'exactitude scrupuleuse de son résumé annonçaient plutôt un professeur qu'un élève. Il fut écouté avec un silence extraordinaire et sortit comblé d'éloges, couvert d'applaudissements réitérés.

» Rendons ici un légitime hommage à l'école célèbre dont nous parlons. Ailleurs, peut-être, ces applaudissements, ces éloges eussent été la seule récompense d'un mérite naissant, et on eût bientôt oublié celui qui les avait obtenus. Il n'en était pas de même chez Desault. Juste appréciateur des talents, accoutumé à les distinguer aux traces les plus fugitives, il aurait cru se manquer à lui-même en négligeant de les cultiver dès qu'il les avait découverts. A peine eut-il appris par le citoyen Manoury, chirurgien en second, l'anecdote que je viens de raconter, qu'il fut impatient de connaître Bichat, et dès les premiers entretiens, il jugea avec tant de sagacité ce qu'il pouvait devenir un jour, qu'il ne balança pas à lui offrir sa maison et à le traiter comme son fils, le destinant, dès lors, à lui succéder dans sa réputation. »

En quelques heures, Bichat est porté en un rang que son ambition la plus ardente n'eût pas osé espérer. Non seulement Desault le remarquait, mais encore l'adoptait de la façon la plus complète ; le premier chirurgien de l'époque l'associait à ses travaux, le choisissait pour les continuer après lui. La gloire

qu'il avait tant désirée le touchait enfin. Il n'en fallait pas tant « pour exciter au plus haut point son activité naturelle. Dès ce moment, il se livra au travail avec une ardeur infatigable, et la variété de ses occupations fut l'unique délassement qu'il se permit » (1).

Il était chargé, à l'hôpital, du service de chirurgien externe, visitait tous les jours une partie de la clientèle de Desault, l'accompagnait partout pour le seconder dans ses opérations, répondait par écrit à un grand nombre de consultations envoyées des départements « et lorsque la journée avait été consumée à des travaux semblables, une partie de la nuit se passait encore à aider Desault dans ses recherches sur divers points de la chirurgie. Cet illustre praticien avait entrepris, dans les derniers temps de sa vie, un cours fort étendu de maladie des os. Avant chaque leçon, on devait présenter par écrit l'exposition méthodique de la doctrine des différents auteurs, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, sur le point qui allait être traité. Bichat fut encore chargé de ce travail surajouté à tant d'autres, et s'en acquitta avec une exactitude aussi parfaite que s'il y eût consacré tout son temps ».

Nous n'avons que peu de détails sur ces quelques mois de collaboration ; on peut avancer cependant sans invraisemblance que le maître abattu, prématurément vieilli, laissait retomber sur son élève préféré la plus grande partie des travaux qu'il avait entrepris. Desault ne montrait plus à ce moment-là la prodigieuse activité qu'on lui avait connue quelques années plus tôt ; peut-être, pour avoir dépassé la limite de ses forces les avait-il brisées ; on s'accorde mieux à croire qu'elles furent découragées par les événements révolutionnaires qui parurent un instant anéantir son œuvre.

A 45 ans, Desault pouvait jouir du fruit de son génie et entrevoir déjà les immenses progrès qu'il allait permettre à la chirurgie. Entre ses mains, elle s'était affranchie de préjugés anciens, d'erreurs profondément enracinées, pour suivre une

(1) Buisson.

méthode qui devait la conduire à des résultats plus brillants encore que ceux qu'elle avait donnés dès son application. L'enseignement renouvelé formait toute une pléiade de praticiens habiles, du moins instruits, qui répandaient dans les départements « une doctrine dont mille succès garantissaient tous les jours la solidité ». Desault voyait paraître l'heure où la chirurgie, prenant une éclatante revanche, supplanterait sa vieille rivale encore embarrassée dans sa routine et dans ses erreurs. Il n'avait qu'un profond dédain, du mépris même, pour la médecine qui ne lui paraissait être « qu'un labyrinthe obscur, où nous errons au hasard des sentiers confondus de l'erreur et de la vérité, guidés par un fil qui nous échappe à chaque instant et que la main du génie ne saurait retenir ». « Ignorant cette science, il affectait de la dédaigner, repoussant comme chimériques toutes les idées qui peuvent lui appartenir; non seulement il étudiait peu la nature d'une maladie interne, mais encore il n'en parlait jamais à ses élèves. Ses préventions s'étendaient jusque sur ceux qui se livraient à l'exercice ou à l'étude de cet art, qu'il disait être l'aliment du charlatanisme, et il ne semblait rien tant redouter que la réputation de médecin. »

Nous l'avons vu, la Faculté prêtait assez à de telles critiques, mais, à la Révolution, la médecine proprement dite tentait de son côté, sous les auspices de la Société royale de médecine créée en 1778, un vaste mouvement de rénovation. La Faculté elle-même sentant enfin combien un attachement trop exact à d'anciennes formules lui était funeste, commençait à vouloir laisser quelque place au progrès dans le corps touffu de ses doctrines. Les docteurs-régents Duchennoy et Jumelin avaient demandé la création d'une chaire de clinique et sollicité l'augmentation des chaires d'enseignement. Ce corps trop vieux, en se rajeunissant pouvait faire encore des choses dignes de son passé. Il avait formé des générations de médecins d'une très haute intellectualité, penseurs, philosophes ou écrivains; c'est lui qui avait instruit Fernel, Patin, Hallé, Corvisart, Fourcroy. En adoptant des programmes plus scientifiques, il n'aurait pas manqué de susciter

des savants encore plus nombreux et de hausser la médecine au niveau de la chirurgie.

Desault, aveuglé par ses préjugés, reprenant à son compte de vieilles querelles, ne le voulait pas voir. Dans la réorganisation de l'enseignement médical, qui ne pouvait manquer de se faire, il aurait voulu donner à son art la première place sinon la seule. La Révolution allait contrarier tous ses désirs.

CHAPITRE VI

Le 1^{er} septembre 1778, le Parlement enregistrait les lettres patentes qui donnaient une existence officielle à la Société de correspondance royale de médecine. Cet organisme nouveau avait été créé trois ans plus tôt par le roi sur les instances de son premier médecin, M. de Lassone et de Vicq d'Azyr. Ce dernier avait été chargé par Turgot, en 1775, de combattre une terrible épizootie qui ravageait les provinces du Midi. A son retour, il jugea indispensable de maintenir des correspondances, de recueillir et de comparer des observations relatives à ce sujet ou tout autre qui intéresserait la santé publique. M. de Lassone chargé seul de l'examen des remèdes secrets des eaux minérales et des médicaments, manifesta bien vite le désir qu'une société de médecins partageât avec lui cette surveillance et fût régulièrement chargée de cet examen. Peu à peu, la société fut amenée à élargir son programme et s'occupa de tout ce qui touchait à la santé publique. La Faculté, prompte à s'alarmer, jeta les hauts cris. En vain les membres de la Société royale qui étaient à la fois docteurs régents, protestèrent-ils de leur attachement pour la Faculté, leur mère commune; en vain déclarèrent-ils que si un seul de ses droits, une seule de ses prérogatives étaient en jeu, ils renonceraient sur-le-champ à la société, la Faculté fit présenter par son doyen une requête au roi contre l'établissement nouveau et forma opposition auprès du Parlement à l'enregistrement des lettres patentes.

L'éternelle plaideuse ne fut pas écoutée. Rien ne pouvait lui signifier plus durement sa déchéance, rien ne pouvait mieux montrer le dessein formé par le pouvoir de réorganiser une

institution caduque. Laissant la Faculté à ses discussions stériles, à ses vaines disputes, il accordait toutes ses faveurs à une institution dont l'esprit large, ouvert au progrès, appliquait à la médecine des méthodes de travail vraiment fécondes. Tandis que la Faculté désespérée en venait à suspendre ses fonctions pendant trois mois, que la plupart des docteurs refusaient de consulter avec les médecins « sociétaires », la Société royale ne cessait de fonctionner et ses séances, d'abord tenues au Collège de France, étaient bientôt établies au Louvre « sous les auspices du trône ».

La médecine et la chirurgie suivaient les mêmes routes, le temps était venu où, délaissant de sottes querelles, elles devaient fusionner. « Pourquoi séparer jusqu'à la racine, disait Vicq d'Azyr, les branches d'un arbre qu'on affaiblit en le déchirant? Pourquoi deux sortes de collègues? Pourquoi deux sortes d'Académies? Qu'une fête solennelle nous rassemble, que de vastes amphithéâtres suffisent à peine pour contenir tous nos élèves, que dans nos laboratoires et dans les hôpitaux ils se disputent les emplois par le travail et par l'étude et que le public, si longtemps fatigué de nos querelles, jouisse enfin des fruits de la concorde qui doit nous unir pour toujours. » C'était déjà le mot, la chose ne pouvait manquer de venir; la Révolution ne permit pas au pouvoir royal de la réaliser. La Convention aura plus tard l'honneur de cette réforme, elle ne l'accomplira qu'après toute une série de mesures qui porteront à l'enseignement médical les coups les plus dangereux.

A ce moment-là, l'idée de modifications à apporter soit dans l'enseignement, soit dans l'exercice de la médecine, avait traversé beaucoup d'esprits. Dès 1789, parmi tant de réclamations d'ordre politique ou économique qui recouvraient les cahiers de doléances, on trouvait des demandes d'institution de médecins ou de pharmaciens des pauvres, de création d'hospices cantonaux, de fondation d'écoles de sages-femmes, de surveillance de nourrices, etc.

Le 12 septembre 1790, l'Assemblée entendit un long rapport du docteur Guillotin : « La médecine, disait-il, de tous les arts

malheureusement le plus nécessaire, puisqu'il influe essentiellement sur la santé et sur la vie des citoyens, doit se ressentir de la Révolution; gothique dans son enseignement, livrée au brigandage le plus affreux dans son exercice, surtout dans les campagnes sans cesse dévastées par la plus audacieuse impéritie, la médecine a besoin d'être régénérée pour le salut des citoyens. Quand on considère que l'enseignement de cet art salubre, sa pratique, la police des ministres de santé, le service des hôpitaux, le soulagement public dans les villes et les campagnes, dans les maladies populaires, les épidémies et même les épizooties, la médecine légale, enfin tous les objets de salubrité publique doivent être soumis un jour à l'examen de l'Assemblée nationale afin d'avoir part à une régénération salubre, on ne peut disconvenir que, pour que l'Assemblée nationale puisse prendre connaissance de cause sur une matière vaste et importante, qui intéresse aussi essentiellement la conservation des citoyens, il est nécessaire que le travail soit préparé et présenté par un comité. »

L'Assemblée fit droit au vœu de Guillotin, elle décréta l'établissement d'un conseil de santé composé de médecins députés et d'un nombre égal de députés non médecins. Ce conseil entra aussitôt en fonctions, puisque le 6 octobre suivant il entendait le médecin Gallot, de Montpellier, présenter des « vues générales sur la restauration de l'art de guérir ». Déjà un décret du 27 août 1790 avait autorisé l'Académie de chirurgie à présenter un projet de règlement en ce qui la concernait.

Tandis que l'on s'occupait de réformer leurs écoles, certains étudiants rêvant de destinées plus glorieuses ou de jours, à tout prendre plus tranquilles, parlaient de les quitter pour s'en aller aux armées. Le 28 juin 1791, l'Assemblée admettait à sa barre une députation de « Messieurs les élèves en l'art de guérir de l'École de Paris ». L'orateur du groupe parla « de ne vivre que pour étancher le sang pur qui peut couler pour une cause si belle. A quelque destination qu'on nous réserve, nous jurons de consacrer toute notre existence au soulagement des défenseurs de la patrie, de les conserver à la reconnaissance publique

ou de nous ensevelir avec eux sous les ruines de la liberté ». Le président Beauharnais les remercia au nom de l'Assemblée et les invita à la séance.

Une offre si généreuse ne fut pas oubliée, un décret du 1^{er} août 1793 mit à la disposition du ministre de la Guerre et de la Marine tous les médecins depuis 18 ans jusqu'à 40 ans. Les étudiants de la Faculté ou du Collège de chirurgie n'avaient plus alors à quitter leurs études. Elles avaient été interrompues par le décret du 18 août 1792 qui, en supprimant toutes les corporations, avait du même coup aboli toutes les universités et écoles supérieures.

La Faculté avait aussitôt fermé ses portes. Il ne lui en fallait pas tant pour mourir. C'est à peine si elle subsistait encore; elle n'avait presque plus d'élèves; depuis deux ans, elle ne faisait plus passer d'examens. Elle disparut sans bruits et sans regrets. Le Collège de chirurgie ne reçut pas un coup mortel, mais il fut gravement atteint, surtout quand le 8 août 1793, sur la proposition du citoyen Grégoire, fut voté le décret qui supprimait toutes les académies et confisquait leurs biens. L'Académie de chirurgie perdit ainsi ses immeubles et les terres qu'elle devait à Lapéyronnie. Les cours d'anatomie continuèrent pendant l'année scolaire 1792-1793 et au début de 1794. Le 4 septembre 1793, les professeurs ouvrirent d'eux-mêmes des cours d'opérations « où ils parurent, dit le journal de Perlet, portant dans leur chaire, en preuve de civisme, le bonnet rouge, livrée de la liberté ».

Les cliniques n'avaient pas cessé non plus. Tandis que Desault continuait celles de l'Hôtel-Dieu, Corvisart poursuivait ses cliniques internes à la Charité. L'enseignement particulier, qui à ce moment-là était très développé, subsistait encore et suppléait dans une certaine mesure à la défaillance de l'enseignement officiel. Cette instruction si réduite était entravée encore par les réquisitions militaires, qui enlevaient aux études élèves et professeurs. Enfin, pour ajouter au désordre de cette situation, aucun examen n'était possible, la liberté de la pratique médicale était complète.

Une réorganisation rapide s'imposait, un homme de grand talent l'entreprit : Fourcroy. Docteur régent de l'ancienne Faculté, élève de Vicq d'Azyr, chimiste distingué, il était député suppléant pour Paris, lorsque la mort de Marat le fit entrer, le 23 juillet, à la Convention. Il fit partie du Comité de l'instruction publique dont il devint le membre le plus influent. Sans retard il entreprit cette grande tâche, pour laquelle il s'inspira surtout du rapport mémorable qu'avait écrit Vicq d'Azyr en 1790 au nom de la Société royale de médecine. Pour l'aider dans son travail, il s'adjoignit Chaussier, véritable théoricien de l'enseignement, qu'il fit venir tout exprès de Dijon. Thouret, son collègue à la Convention, le soutint de son autorité.

Quelle énergie et quel merveilleux optimisme devaient posséder ces trois hommes qui, en pleine anarchie et en pleine guerre, traçaient les programmes d'une institution qui ne pouvait se fonder que dans une société organisée et pacifique. Il y avait deux ans seulement, le 30 septembre 1791 que le père de Thouret, président de la Constituante, à la séance de clôture de cette assemblée, adressait au roi « cette parole mémorable, monument des illusions humaines » (1) : « Sire, votre Majesté a fini la Révolution. » Ce temps paraissait déjà très lointain ; depuis, les événements s'étaient précipités. Après l'Assemblée législative était venue la Convention ; la République avait été proclamée, Louis XVI exécuté. Les Girondins abattus, les Jacobins étaient les maîtres de Paris et du gouvernement, Robespierre régnait par la terreur. C'était la dictature du communisme. Pour reposer les yeux de tant d'horreurs, il semblait alors que l'on dût regarder trop haut ou trop loin, et beaucoup étaient découragés. Quelques-uns cependant ne désespéraient pas et en pleine guerre travaillaient pour la paix.

Le 4 fructidor an II, Fourcroy écrivait à Biron, secrétaire du Conseil de santé, pour lui demander des renseignements précis sur le nombre des officiers de santé nécessaires aux armées, les

(1) J. Bainville.

pertes qu'ils avaient éprouvées depuis le début de la campagne, le nombre des hôpitaux..., etc. Biron répondit que 8.000 médecins, 8.000 chirurgiens et 3.000 pharmaciens étaient nécessaires, que 900 officiers de santé étaient morts à la suite de maladies contractées dans leur service, que sur 100 médecins il n'en était pas 10 qui n'avaient éprouvé une maladie.

Ce compte rendu montrait la profonde désorganisation du service de santé, le besoin urgent d'en pourvoir les cadres. Plutôt que de remplacer les anciennes universités, il s'agissait de former rapidement des chirurgiens pour les armées. Dans le rapport qu'il présenta à la Convention le 14 frimaire an III, Fourcroy déclarait : « La Convention apprendra avec sensibilité que plus de 600 officiers de santé ont péri depuis dix-huit mois au milieu et à la suite même des fonctions qu'ils exerçaient, et si c'est une gloire pour eux puisqu'ils sont morts en servant la patrie, c'est un besoin pour la République que de réparer cette perte. » Il l'adjurait « de faire voir que le mouvement révolutionnaire sait tirer du sein même des ruines dues à sa rapidité les matériaux des plus grands et des plus solides des édifices pour la prospérité publique ».

C'était une trop haute ambition que de vouloir créer à cette heure un établissement vaste et durable. Il ne suffisait pas de constater toutes les imperfections du système détruit pour lui substituer un organisme sans défaut, il fallait compter avec les besoins et les possibilités du moment. Le projet de Fourcroy, transformé en loi le 17 frimaire suivant (4 décembre 1794), présentait, à côté d'améliorations réclamées depuis longtemps, de graves inconvénients.

« Pour montrer qu'on organisait une chose nouvelle, on choisit un nom nouveau. » La Convention créait trois écoles de santé, dont les élèves devenaient des officiers de santé; ces écoles étaient établies à Paris, Montpellier et Strasbourg. En même temps qu'on relevait les anciennes chaires, on en établissait de nouvelles : d'histoire de la médecine, de médecine légale, d'hygiène, de physique médicale, de chimie animale. La distinction séculaire entre la médecine et la chirurgie était abolie,

toutes les branches de l'art de guérir réunies. Pour que l'enseignement fût complet, il fallait un local, une bibliothèque, des collections, des services cliniques. « A Paris, disait le rapporteur, l'ancienne Académie de chirurgie est le local tout indiqué, le couvent voisin des Cordeliers offre l'espace pour les exercices pratiques, le matériel nécessaire (livres, pièces anatomiques, instruments) est sous scellé aux ci-devant Faculté de médecine et Société royale. L'enseignement clinique, qui est la grande nouveauté révolutionnaire, sera donné dans les trois hospices de l'Humanité (Hôtel-Dieu) pour les maladies externes, de l'Unité (Charité) pour les maladies internes, de l'École pour les cas rares. » Les collections furent empruntées à Alfort et au Musée de l'Académie des sciences.

Paris eut douze chaires avec pour chacune un titulaire et un suppléant. Les nominations furent faites par le Comité de l'instruction publique sur la désignation de Fourcroy et de Thouret. On ne pouvait pas organiser de concours, car le temps manquait; les professeurs furent nommés au choix, ce qui, en cette circonstance, fut tout aussi bien. Des douze professeurs, un seul, Chaussier, venait de province où il s'était fait une grande réputation par son enseignement au Collège de chirurgie de Dijon et par l'universalité de ses connaissances médicales. Les autres étaient soit des docteurs régents de l'ancienne Faculté, tels Hallé, Corvisart, Doublet, Leroy, ou, comme Desault, Lassus, Pelletan, Peyrilhe, Sabatier, Chopart, d'anciens professeurs au Collège de chirurgie.

Parmi les professeurs adjoints, on relevait des noms célèbres, tels ceux de Pinel, ancien médecin de la Salpêtrière, que Bichat tiendra comme le meilleur clinicien de son temps et à qui il empruntera beaucoup d'idées; de Mahon, successeur de Vicq d'Azyr à la Société de médecine; de Dubois, de Percy, de Lallement, de Baudeloque, qui avaient professé au Collège de chirurgie. La clinique externe était confiée à Desault, puis, après sa mort, à Pelletan; la médecine opératoire avait Sabatier et Bayle; la pathologie externe, Chopart et Percy. Corvisart continuait, dans la nouvelle École, l'enseignement médical qui, avant

la Révolution, faisait déjà sa gloire; Pinel lui fut adjoint. Les accouchements furent donnés à Leroy et à Baudelocque, l'anatomie et la physique à Chaussier, l'hygiène à Hallé, l'histoire de la médecine à Peyrilhe et Lassus, la botanique à Richard, la médecine légale à Mahon.

Les écoles étaient créées, les chaires pourvues de professeurs émérites, il fallait des élèves. En ces temps troublés, bien peu se seraient présentés, on les réquisitionna. Les districts étaient chargés d'envoyer 300 élèves de 17 à 26 ans à Paris, 150 à Montpellier, 100 à Strasbourg. Le recrutement en était fixé de cette manière : « La Commission de santé nommera deux officiers de santé dans chaque district; ces officiers de santé, réunis à un citoyen recommandable par son civisme et ses vertus républicaines, nommé par le directoire du district, choisiront l'élève sur son civisme et sur ses premières connaissances acquises dans une ou plusieurs des sciences préliminaires de l'art de guérir, telles que l'anatomie, la chimie, l'histoire naturelle ou la physique. Les élèves, munis de leur nomination signée par les examinateurs et les agents nationaux du district, se rendront à Paris, à Montpellier et à Strasbourg pour le 1^{er} nivôse prochain; ils recevront pour le voyage le traitement des militaires isolés en route comme canonnier de 1^{re} classe, conformément au décret du 2 thermidor dernier. Les élèves de chacune des trois écoles de santé instituées par le présent décret seront partagés en trois classes et suivront différents degrés d'instruction relativement à leur avancement. Ceux qui, à quelque époque de leurs études que ce soit, auront acquis des connaissances nécessaires à la pratique de leur art dans les hôpitaux et dans les armées, seront employés à ce service par la Commission de santé qui en sera informée par les professeurs réunis de chaque école. » On allouait à ces élèves enrôlés la somme de 1.200 francs par an pendant trois ans. Des auditeurs libres étaient admis à suivre les cours avec les boursiers.

On comprend sans peine les pitoyables résultats d'un pareil enseignement. Que pouvaient apprendre en trois ans des élèves enrôlés de gré ou de force, ne possédant qu'une culture géné-

rale insuffisante, desquels on n'exigeait « qu'une bonne conduite, des mœurs pures, l'amour de la République et la haine des tyrans, et aussi... des notions de sciences préliminaires ». Dans les débuts de l'École, on ne faisait subir aucun examen de sortie. Cette tolérance dura peu; l'année suivante, les professeurs décidèrent de faire subir à chaque candidat, à la fin de ses études, quatre épreuves orales d'une heure chacune. On se plaignit d'ailleurs à la Convention du peu de zèle des « élèves de la Patrie » qui montraient moins d'ardeur, plus d'insouciance et d'incivisme que les auditeurs libres, « tant l'amour du repos est naturel aux gens assurés de l'avenir ».

Ce manque d'instruction se fit relativement peu sentir aux armées où les élèves qui y étaient dirigés acquéraient assez rapidement, sous la direction de leurs supérieurs, la science qui leur manquait pour faire face à des nécessités graves. Il n'en allait pas de même pour les civils : « Cette période de liberté absolue et d'anarchie fut marquée par une recrudescence du charlatanisme; on accordait une patente presque à tous ceux qui la demandaient; les grades des anciennes Facultés, les licences obtenues devant les communautés, les certificats délivrés par les médecins-majors constituaient autant de droits à la pratique. Certains préfets établirent des jurys d'examens semblables à ceux qui fonctionnèrent plus tard pour la réception des officiers de santé. Ils montrèrent une telle indulgence que les ministres furent obligés d'annuler leurs décisions. »

L'École de Santé avait eu le bonheur de recevoir dès sa création des professeurs de grand talent dont les efforts ne tardèrent pas à améliorer les choses. Ils communiquèrent aux jeunes intelligences qui les entouraient l'amour du progrès dont ils étaient possédés. Délaissant les cours pompeux en latin et les argumentations scolastiques, ils donnèrent à leur enseignement les caractères « d'une scolarité presque familiale dans les mille liens d'un patronage affectueux » et s'attachèrent à découvrir parmi leurs élèves de dignes continuateurs de leurs œuvres. Desault avait remarqué Bichat; Thouret protégea Dupuytren, jeune étudiant sans fortune, isolé dans Paris,

le poussa vers le prosectorat et donna au ^{xix}^e siècle son plus grand chirurgien; Desgenettes, médecin chef de l'armée d'Orient, découvrit un grand médecin dans Broussais, obscur praticien de quartier; Fourcroy et Vauquelin ouvrirent leur laboratoire au jeune Orfila; Pinel patronna Esquirol, fondateur de la médecine mentale et réformateur des asiles d'aliénés. Ainsi se continuait la tradition, ainsi se formait une génération de savants qui ne le céderait en rien à celle qui maintenant disparaissait, ainsi ressuscitait un corps médical plein d'honneur et de science.

Malgré les grosses imperfections que présentait le décret de frimaire au III, la Convention crut avoir assez fait pour l'enseignement médical. Elle avait d'ailleurs d'autres soucis. Depuis le moment où Fourcroy et Thouret travaillaient en pleine Terreur au projet qui sera leur honneur, la face de la Révolution avait changé. L'homme qui l'incarnait avait été abattu. Aussitôt un sentiment d'immense délivrance avait traversé la France. La Convention ayant purifié cette atmosphère de suspicion et de délation dans laquelle elle se mouvait depuis de longs mois avait entrepris des travaux de réorganisation. C'est alors que fut présenté et voté le décret de frimaire.

Cette paix relative fut vite troublée. Si les terroristes étaient morts, les conséquences de leurs actes se faisaient toujours sentir. En cet hiver de 1794, une profonde misère, aggravée par une température excessive, s'abattait sur le pays. Le peuple criait sa faim et redevenait menaçant. Tandis que les nouveaux riches jouissaient scandaleusement de leur fortune, il se soulevait par deux fois, le 12 germinal et le 1^{er} prairial. Les alertes furent chaudes, l'Assemblée fut envahie, le député Feraud massacré. Après les émeutes de gauche, ce fut le soulèvement de la droite au camp des Sablons réprimé par Bonaparte qui y gagna le grade de général de division et le commandement des troupes de l'intérieur. Entre temps, la Convention avait voté, le 22 août 1795, une nouvelle Constitution. Elle se séparait le 26 octobre de la même année.

La question de l'enseignement médical ne fut reprise qu'aux

Cinq-Cents, au cours des sessions de l'an V. Un projet Pastore sur l'examen des officiers de santé fut présenté et repoussé l'année suivante, de nouvelles tentatives eurent lieu ; les députés Calès et Vitet prétendirent que l'expérience faite à Strasbourg avait été malheureuse et concluaient à la suppression de son école. Calès proposait d'en créer de nouvelles à Angers, Bruxelles, Nancy ; Vitet préférait Bordeaux à Angers et demandait que le recrutement se fit par concours. Un médecin, député alsacien, se leva pour défendre avec ardeur l'École de Strasbourg ; finalement, tous les projets proposés furent repoussés.

Il fallut attendre cinq ans pour voir un nouveau projet présenté à l'Assemblée. Il aboutit, grâce à la protection de Fourcroy et de Thouret, et fut rendu officiel par la loi du 10 ventôse an XI. Déjà, par une autorisation du 23 messidor an V et une loi du 2 floréal an X, l'École de Santé était devenue l'École de médecine ; elle devint Faculté de médecine en 1808.

CHAPITRE VII

La loi du 14 frimaire an III qui donnait une organisation et des bases nouvelles à l'enseignement médical, loin de satisfaire Desault, heurtait toutes ses idées et froissait son amour-propre. Après le 9 thermidor, il s'était empressé d'offrir ses services pour rendre son école plus utile à l'instruction. Le Comité, qui sous la présidence de Fourcroy établissait le projet de l'École de Santé, ne crut pas utile de les accepter. Desault en conçut un vif dépit. Le titre de professeur de clinique externe qu'on lui décerna « ne fut pas celui qui le flatta le plus ». Cette place ne pouvait le consoler de ses déceptions. « Idolâtrant la chirurgie, n'aimant pas la médecine, il ne pouvait voir sans chagrin leur réunion et il en murmura hautement... Il lui semblait qu'on y donne trop aux sciences accessoires et trop peu à l'objet principal. L'élève surchargé d'études ne peut embrasser chacune que superficiellement. Unir dans la pratique la médecine et la chirurgie, c'était, selon lui, ne pouvoir bien exercer ni l'une, ni l'autre. Peut-être le mécontentement de ne pas avoir été consulté dans le projet d'enseignement exagéra-t-il un peu son opinion sur ce point (1). » Ces contrariétés augmentèrent encore la tristesse et la misanthropie qui depuis la Révolution l'accablaient. La journée du 1^{er} prairial renouvela des craintes que la réaction thermidorienne avait pu atténuer; de ce jour, la santé de Desault déclina rapidement.

On pourrait être étonné qu'un homme d'un caractère si énergique se soit laissé mortellement émouvoir par les spectacles d'une révolution dont il a eu peu à souffrir. Nous l'avons vu, sous des dehors apparemment sévères, Desault cachait une réelle

(1) Bichat.

sensibilité; certains de ses biographes nous le montrent émotif. « Dans les consultations, dit M. A. Petit, son embarras et sa timidité étaient extrêmes, il énonçait bien avec sang-froid sa façon de penser, mais s'il était contredit, sa tête se démontait et comme la vérité n'a qu'une route, Desault n'avait qu'une opinion. » Il ne pouvait voir sans de grandes appréhensions s'écrouler une société dans laquelle il avait longtemps vécu, où il avait pris un rang des plus honorables et qui entraînait dans sa chute le meilleur de ses travaux. Les débuts anarchiques du nouveau régime, tant de sang inutilement et inhumainement répandu furent pour lui autant de cruelles souffrances. Il ne fut pas le seul à en être blessé. En ce temps-là (20 juin 1794), Vicq d'Azyr mourait. Médecin de Marie-Antoinette, dont il avait été le confident et l'intermédiaire courageux au cours des heures tragiques qu'elle traversa, lié avec les philosophes et les esprits libéraux de son siècle, il avait vu périr sur l'échafaud et ses amis et la reine. La Société royale de médecine qu'il avait créée avait été supprimée par le décret du 8 août 1793 en même temps que l'Académie française dont il était le chancelier. Tant de coups l'avaient terrassé; « dans le transport de sa fièvre, il ne cessait de parler du tribunal révolutionnaire. Il croyait voir Bailly, Lavoisier, tous ses amis immolés l'appeler à l'échafaud. Ce délire d'un mourant montra bien au jour, dit Lemontey, ce qu'était en France le sommeil des gens de bien ».

Le 1^{er} avril 1795, Desault était nommé pour donner ses soins à l'enfant du Temple; il les continua jusqu'au 29 mai. Au cours de cette journée, il fut pris d'une forte fièvre qui l'emporta en trois jours. Le 1^{er} juin, à 9 heures du soir, il mourait, avançant de huit jours dans la tombe son petit malade. Il avait 51 ans.

Cette fin rapide étonna tout le monde, on ne voulut pas la croire naturelle. Les familiers de Desault affirmèrent son empoisonnement. Il n'avait pas reconnu, disaient-ils, dans l'enfant qu'on lui montrait le prisonnier royal; craignant qu'il ne divulguât la substitution, les révolutionnaires s'étaient ainsi assurés de son silence. Coïncidences troublantes, le docteur Doublet, qui lui aussi avait été appelé au Temple, mourait le 5 juin et

Chopart ne survivait que six jours à Desault, son ami intime. Le procès-verbal de l'autopsie faite par Corvisart, Lepreux et Laurent ne semble pas pourtant autoriser l'hypothèse d'un empoisonnement, mais laisserait croire, soit à une fièvre typhoïde, soit à une méningite cérébro-spinale. Sur cette mort plane, malgré tout, un mystère qui exercera la sagacité des chercheurs aussi longtemps, sans doute, que la destinée de Louis XVII.

Bichat pleura le maître et le père qu'il perdait. Leur collaboration avait duré dix mois à peine et déjà elle avait fait naître des liens que la mort ne pouvait rompre. A celui à qui il devait tant, Bichat donna un témoignage de sa pieuse reconnaissance et de sa tendre affection en écrivant, à la fin du quatrième volume du *Journal de chirurgie* qu'il termina et mit à jour, un hommage et un portrait dignes de son bienfaiteur.

Cette mort l'affligeait sans le déconcerter. A 24 ans, il pouvait se soutenir par lui-même et « se dispenser de chercher ailleurs que chez lui les moyens de son avancement. C'est à cette époque, en effet, que commença cette suite de travaux par lesquels Bichat devait immortaliser son nom ; c'est alors que, laissé à ses propres forces, il les développa dans toute leur étendue et qu'on vit en lui non plus le premier élève d'un homme célèbre, mais un homme qui saurait parvenir à la plus grande célébrité sans aucun secours étranger » (1).

Le génie de Bichat était assez puissant pour oser entreprendre un chemin nouveau. Sa vénération pour le maître ne pouvait l'incliner à en accueillir aveuglément les leçons ; il faisait dans son œuvre quelques réserves, et après sa mort, il ne put se résigner à suivre les voies qu'il lui avait indiquées. Desault n'avait pas manqué de critiquer devant lui la médecine ; tout autre aurait cru devoir épouser ses préventions et continuer une dispute qui avait fait son temps. Bichat, tout en reconnaissant les mérites de la chirurgie, affirmait que la médecine était, malgré l'opinion de Desault, autre chose qu'empirisme et que charlatanisme, mais un art qui pouvait prétendre aux plus

(1) Buisson.

grands succès. Et ce fut lui, l'élève reconnaissant et pieux, qui releva le gant jeté par le maître « ... On dut pressentir que l'élève du premier chirurgien du xviii^e siècle deviendrait un jour le premier médecin du xix^e. »

Après deux années de préparation, Bichat entreprit, en 1797, un cours d'anatomie. Il se contenta pour le faire d'un local étroit et peu commode, ne supposant pas qu'un grand nombre d'élèves dût le suivre. Le succès passa ses espérances; ses leçons furent suivies par un public nombreux. Au lieu de se borner à une simple description, il mêla à ses considérations anatomiques des considérations physiologiques assez étendues et cette nouveauté séduisit les intelligences. Dans le même temps, il publia les œuvres chirurgicales de Desault et les premiers principes d'une théorie sur les membranes synoviales, prélude d'un travail plus vaste sur les membranes en général. Élargissant son champ d'action, il ouvrit un cours d'opérations, où il apparut comme un praticien exercé. Bichat se souvenait de Desault et se montrait aussi lui-même.

Comme l'apprenti chirurgien dont une cachexie scorbutique suspendit, en 1765, les études, il fut arrêté dans ses travaux par une grave hémoptysie. Quand il se releva, ce fut, comme son devancier, pour se remettre à l'œuvre avec une ardeur renouvelée. Entre 1799 et 1802, il écrivit plusieurs mémoires sur la fracture de l'extrémité scapulaire de la clavicule, sur un nouveau procédé de ligature des polypes, sur les rapports qui existent entre les organes à forme symétrique et ceux à forme irrégulière. Il publia son *Traité des membranes en général et des membranes en particulier*, ses admirables *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, son *Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*, une *Anatomie pathologique* (1),

(1) M. le professeur Sabrazès a la bonne fortune de posséder le manuscrit d'un cours d'anatomie pathologique de Bichat pris par un de ses élèves. On y saisit au vif l'enseignement du maître, plus complet, plus dense, plus riche encore d'observations ingénieuses que les livres qu'il rédigea pendant les courtes heures que lui laissaient ses expériences ou ses leçons.

une *Anatomie descriptive* que la mort empêcha de terminer. A ce moment, Bichat entrait dans un domaine qui lui appartient en propre et qu'il a pour ainsi dire inventé.

Il conçut un vaste projet : une reconstruction de la médecine. Il en fut l'organisateur, le chef éclairé qui réunit des forces éparses et impuissantes en un faisceau agissant. Il est digne d'être remarqué que Bichat et Napoléon ont paru au même moment, que le jeune médecin et le jeune capitaine se sont trouvés en face de problèmes semblables, un organisme à ordonner et à équilibrer, à qui dicter des conditions d'existence et de progrès.

Si l'anatomie descriptive était arrivée à un haut degré d'exactitude, si la chirurgie avait été fortement perfectionnée par Desault, si la description des maladies avait été réduite à un langage simple et clair, la physiologie restait isolée de l'anatomie et de la pathologie, la thérapeutique n'avait aucune règle fixe et était abandonnée au tact médical, c'est-à-dire, le plus souvent, à la routine et à l'empirisme, enfin toutes les parties de l'art de guérir étaient isolées les unes des autres et en opposition sur plusieurs points au lieu de se prêter un mutuel secours.

L'anatomie, pour vouloir être trop complète, devenait confuse. Elle s'alourdissait des notions d'angles, de bords, de faces, que Desault décrivit pour chaque os, chaque organe, dont il avait fait une figure géométrique. Bichat supprima ces détails rebutants, fatigants, somme toute inutiles. Il ramenait « l'anatomie à ce qu'elle était avant Desault » et substituait à une vision macroscopique des organes un examen plus intime.

Il montrait que le corps humain est composé « de tissus simples qui, par leur combinaison, forment des organes », et que ces tissus doivent être étudiés de la même façon que le chimiste étudie les corps simples. L'histologie que les perfectionnements du microscope devaient mener si haut, était fondée.

Bichat, poussant plus loin ses déductions, pressentit que la comparaison des divers tissus amènerait à en reconnaître les caractères communs, à les rapprocher et à les distinguer des

systèmes organiques. Une nouvelle science naissait : l'anatomie générale.

« Dans l'exposé qu'il nous a laissé des systèmes organiques, écrit Ranvier, Bichat s'est élevé à une hauteur de vues que nous ne saurions trop admirer. Sa description des systèmes cellulaires, séreux et lymphatique, et de leurs rapports est tellement précise, que les histologistes modernes ne sônt arrivés que peu à peu à en reconnaître l'exactitude, et cependant ils étaient servis dans leurs recherches par de puissants microscopes. »

Créateur de l'histologie et de l'anatomie générale, Bichat fut aussi un des fondateurs de la physiologie moderne. Il étudia l'influence du sang rouge sur la vie du cerveau, l'action du sang noir sur nos diverses fonctions, fondement de nos connaissances sur l'asphyxie, l'indépendance fonctionnelle du cerveau et du cœur, le système nerveux sympathique considéré comme le système nerveux de la vie organique, l'action des nerfs vagues sur le poumon :

Mais, plus que par ses travaux, c'est par les idées générales qu'il a émises que Bichat servit la physiologie. Il professait, avec Stahl, que les forces mécaniques et chimiques sont en opposition avec les forces qui régissent les phénomènes vitaux, sans aller cependant jusqu'à soutenir, comme les animistes, que cette force vitale n'est pas différenciable de l'âme raisonnable, sans même accepter le vitalisme de l'École de Montpellier. Il rechercha les causes des phénomènes qui se passent dans la matière vivante dans les propriétés de cette matière même.

Cette idée de la force vitale l'amena à considérer les propriétés vitales. Il les groupa en fonction de sensibilité et de contractilité animale, de sensibilité et de contractilité organique. Il adopta la notion aristotélicienne de vie de nutrition et de vie de relation dans la classification de la vie organique et de la vie animale, notion qu'il étendit trop parfois au point de perdre de vue la liaison intime qui existe entre ces deux ordres de fonctions.

Ayant examiné les tissus organiques à l'état sain, Bichat

entreprit de les examiner malades. Il multiplia l'ouverture des cadavres, arrivant jusqu'à pratiquer plus de six cents autopsies en quelques mois. Pour donner des bases solides à la thérapeutique, il classa les médicaments selon l'influence qu'ils exercent sur les propriétés vitales, leur action, soit sympathique, soit directe sur les divers systèmes organiques. Il recueillit de nombreuses observations à l'Hôtel-Dieu où il avait été nommé médecin en 1800. « Plus de quarante élèves attachés à sa suite le soulageaient dans ce travail qu'il dirigeait toujours par lui-même, et chaque jour il rendait compte dans le cours qu'il faisait du succès de ses recherches. » (1).

Tant de travaux auraient pu remplir toute une vie; Bichat n'y avait employé que les années de jeunesse; à vrai dire, il les y avait usées. L'âge mûr promettait des fruits plus beaux encore, il ne lui fut pas donné de le vivre. Après une courte maladie, il succomba, le 22 juillet 1802, à une fièvre typhoïde.

La perte de ce savant de 31 ans fut vivement ressentie. Le premier Consul ordonna qu'un monument placé à l'Hôtel-Dieu « retraçât à la postérité, dans les noms de Desault et de Bichat, le souvenir de deux hommes également illustres et par leurs talents extraordinaires et par leur mort prématurée ». On ne pouvait mieux honorer l'un et l'autre qu'en les célébrant côte à côte; l'un et l'autre se complètent et se continuent. On pourrait reprocher à Desault d'avoir méconnu la médecine, du moins lui rendra-t-on l'honneur d'avoir préparé les voies à qui l'a relevée.

(1) Buisson.

CONCLUSION

Dans la seconde moitié du xviii^e siècle, Desault paraît et devient le premier chirurgien de son temps. Il perfectionne la technique opératoire, corrigeant certains procédés ou en inventant de nouveaux, mais surtout il rénove presque entièrement l'enseignement chirurgical en donnant à l'anatomie une figure nouvelle, en créant l'anatomie pathologique et l'anatomie chirurgicale, en instituant les premières cliniques externes. A la fin de sa carrière, il remarque parmi ses auditeurs et protège un jeune homme merveilleusement doué : Bichat. L'élève devient le fondateur de la médecine moderne et sa gloire surpasse celle du maître.

Dans les quelques années d'une vie trop courte, Bichat accomplit une œuvre immense. Il aère le bloc, devenu trop compact, des connaissances anatomiques ; il crée l'anatomie générale, l'histologie, fonde la physiologie telle que nous la comprenons de nos jours ; il entreprend une classification raisonnée des divers tissus du corps humain, une révision complète de la thérapeutique. Il meurt à 31 ans au milieu de travaux qui suffiraient à honorer plusieurs existences.

Ainsi, dans le déchaînement d'idées et de passions qui bouleversait la France et l'Europe, usant par centaines les hommes d'action, la médecine et la chirurgie marquaient, sans heurts et sans fièvre, des progrès considérables sous le signe de quelques hommes de génie. Desault et Bichat ont été les principaux artisans de cette rénovation. Au moment où se bâtissaient, dans une confusion incroyable, les assises de la société moderne, ils donnaient, dans le calme de leurs cabinets et de leurs labora-

toires, des directives nouvelles à la science qui les occupait. Parfois, le tumulte de la rue a pu les troubler, il n'a pas arrêté leurs travaux.

A côté d'eux, des hommes, plus directement mêlés aux événements politiques, ont essayé d'utiliser, au service de la médecine, quelques-unes des forces immenses qui se dépensaient aveuglément. Sur les ruines de la vieille Faculté et du Collège de chirurgie, ils ont édifié un établissement unique, plus harmonieux, plus cohérent, mieux organisé que les précédents, où a pu se développer sans contrainte une science devant qui s'ouvraient des horizons si vastes.

Le temps qui voyait s'ébranler et s'écrouler un royaume, naître une république, grandir un empire, voyait aussi sur un autre théâtre la médecine et la chirurgie changer leurs programmes et entrer dans des voies nouvelles. Dans tous les genres, l'activité des esprits était inimaginable.

Notre siècle est orgueilleux, ses succès l'enivrent, ses travaux lui font trop souvent oublier ceux des âges passés. L'histoire lui donne une leçon de modestie qu'il reçoit, reconnaissons-le pour sa justification, avec une bonne grâce parfaite. Des historiens surgissent un peu partout et leurs récits sont accueillis avec faveur; moins ambitieux, nous serions heureux si cette modeste contribution à l'histoire de la médecine avait suscité chez ses lecteurs quelque intérêt.

VU, BON A IMPRIMER :

VU : *Le Doyen,*

Le Président,

C. SIGALAS.

J. SABRAZÈS.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 20 mars 1928.

Le Recteur de l'Académie,

F. DUMAS.

BIBLIOGRAPHIE

AULARD. — Révolution française, t. XII.

BAINVILLE (J.). — Histoire de France, 1927.

BAYLE et THILLAYE. — Biographies médicales, 1855.

BICHAT (X.). — Éloge de Desault. *In* Œuvres chirurgicales de P.-J. Desault, an XI.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

BOISSEAU. — Vie et travaux de Bichat. Paris, 1825.

BOYER DE CHOISY (C.-J.-Henry DE). — Les étudiants en médecine de Paris au XVI^e siècle. Étude historique. Paris, Thèse méd., 1905-1906.

BUISSON. — Éloge de Bichat. Paris, an XII.

CABANÈS (D^r). — Les morts mystérieuses de l'histoire.

CHANCEREL (R.). — Les apothicaires et l'ancienne Faculté de médecine de Paris (1312-1780). Paris, Thèse méd., 1891-1892.

CHRONIQUE MÉDICALE, années 1902, 1904, 1898.

CORLIEU (D^r). — Histoire de l'ancienne Faculté de médecine de Paris. Paris, 1877.

— L'enseignement au Collège de chirurgie. Paris, 1890.

CORNU (Georges). — A l'hôpital, il y a deux siècles; l'Hôtel-Dieu, les compagnons chirurgiens et externes. Paris, Thèse méd., 1897-1898.

DARESTE. — X. Bichat. *In* *Nouvelle Biographie universelle*.

DECHAMBRE. — *Dictionnaire pratique de médecine et de chirurgie*.

DUFRESNE (A.). — Notes sur la vie et les œuvres de Vicq d'Azyr (1748-1794). Histoire de la fondation de l'Académie de médecine. Bordeaux, Thèse méd., 1905-1906.

- DUPIC (A.). — Cinquante années de professorat au Collège de chirurgie et à la Faculté de médecine de Paris. Antoine Dubois, chirurgien et accoucheur. Paris, Thèse méd., 1907-1908.
- FAUVELLE (René). — Les étudiants en médecine sous le grand roi. Essai sur leurs études, leur vie médicale et leur vie privée, ainsi que sur la société bourgeoise dont ils faisaient partie. Paris, Thèse méd., 1898-1899.
- GAXOTTE (Pierre). — Le Révolution française. Paris, 1928.
- GLEYS. — Discours pour le centenaire de X. Bichat. *Presse médicale*, 1902.
- GENÉVRIER (Joseph). — La vie et les œuvres de Nicolas Chambon (de Montaux) (1748-1826). Aperçu sur la vie et les idées au temps de la Révolution. Paris, Thèse méd., 1906-1907.
- GILIBERT (Dr). — L'anarchie médicale ou la médecine considérée comme nuisible à la société. Neuchâtel, 1772 (dû à l'obligeance de M. le professeur Sabrazès).
- JARTY (L.). — Contribution à l'histoire de la Faculté de médecine de Paris sous le décanat de Bourru (1787 à 1792). Paris, Thèse méd., 1919-1920.
- LABROUSSE (F.). — Quelques notes sur un médecin philosophe à la Faculté de Paris : P.-J.-G. Cabanis (1757-1808). Paris, Thèse méd., 1902-1903.
- LANNOIS (P.-E.). — X. Bichat. Sa vie, son œuvre, son influence sur les sciences biologiques. *Presse médicale*, 1902.
- LEROUX. — Discours à la séance publique de la Faculté de médecine de Paris le 14 novembre 1810 (dû à l'obligeance de M. le professeur Sabrazès).
- MAC-AULIFFE (Léon). — La Révolution et les hôpitaux (années 1789, 1790, 1791). Paris, Thèse méd., 1900-1901.
- MIQUEL D'ALTON. — Les médecins aux assemblées nationales. *Chronique médicale*, 1903-1904.
- MONTARIOL (Louis). — Sur l'étude et l'exercice de la médecine depuis le XIV^e siècle jusqu'à la Révolution française (Médecins. Chirurgiens. Barbiers). Toulouse, Thèse méd., 1911-1912.
- ODIC (Charles). — Contribution à l'étude de la Faculté de médecine de Paris. Les événements du 18 novembre 1822. Paris, Thèse méd., 1920-1921.

PETIT (Marc-Antoine). — Essai sur la médecine du cœur. Lyon, 1806.

RIENNER (A.). — Quelques mots sur la médecine au moyen âge d'après le speculum majus de Vincent de Beauvais. Paris, Thèse méd., 1891-1892.

SABRAZÈS (Prof.). — Les fâcheux commentaires d'un agrégé du XVIII^e siècle, le docteur Gilibert, sur les études médicales. *Gazette hebdom. des sciences médicales*, Bordeaux, 19 avril 1925.

SAUZAY (E.). — Un chirurgien au siècle dernier, P.-J. Desault. Paris, Thèse méd., 1889-1890.

THOMAS (L.). — Écoles de médecine. *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, Paris, 1872.

TRIAIRE (P.). — Récamier et ses contemporains.

WICKERSHEIMER. — La médecine et les médecins en France.

